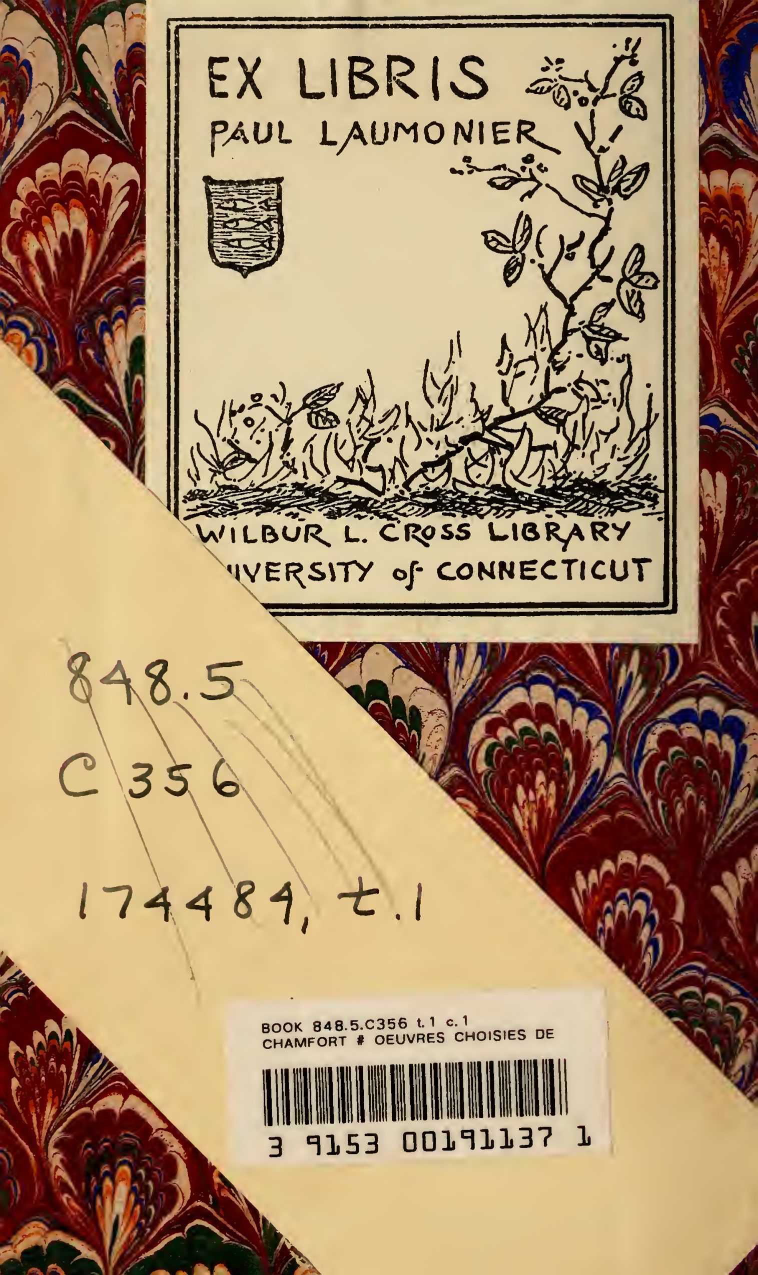



EX LIBRIS
PAUL LAUMONIER
WILBUR L. CROSS LIBRARY
IVERSITY of CONNECTICUT



ŒUVRES CHOISIES

DE

N. CHAMFORT

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500	exemplaires	sur papier de Hollande	(nos 61 à 560).
30	—	sur papier de Chine	(nos 1 à 30).
30	—	sur papier Whatman	(nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

ŒUVRES CHOISIES

DE

N. CHAMFORT

PUBLIÉES

AVEC PRÉFACE, NOTES ET TABLES

PAR

M. DE LESCURE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION SUCCESSEUR

Rue Racine, 26, près de l'Odéon

M DCCC XCII





NOTICE

I

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort *naquit, en 1741, dans un village voisin de Clermont, en Auvergne.*

Trois ans auparavant, le 22 juin 1738, à Aigueperse, près de Clermont, dans ce même paysage bucolique de la Limagne, était né le futur traducteur des Géorgiques*, Jacques Delille, fils naturel comme lui. Le XVIIIe siècle est aux bâtards célèbres : Delille, Chamfort, et, avant eux, d'Alembert et Mlle de l'Espinasse.*

Mais Delille, le plus heureux des quatre en cela, fut reconnu sur les fonts baptismaux par son père, M. Montanier, avocat au parlement, qui lui laissa une rente viagère de cent écus.

Conçu dans la honte, enfanté dans le mystère,

*élevé dans la pauvreté, Chamfort, orphelin d'un père vivant, ne le connut jamais que de nom, et ne reçut rien de lui que ce funeste présent d'une naissance équivoque, qui ouvrit pour lui en même temps que les sources de la vie celles d'une intarissable amertume. Quel était ce père de Chamfort? A défaut de son nom, nous savons sa qualité, qui explique son in*cognito. « *Chamfort, dit Rœderer, était fils d'un chanoine de la Sainte-Chapelle. Il a constamment fait mystère de sa naissance, excepté à un ou deux amis.* »

La mère de Chamfort, dont il n'a pas été possible de savoir le nom, était, semble-t-il, dame de compagnie ou institutrice dans la maison où elle connut son séducteur. Morte en septembre 1784, *à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, elle aurait dû être défendue par son âge, en* 1740, *contre le piège où elle tomba; mais il y a les erreurs de quarante ans comme celles de vingt, et à tout âge l'esprit est souvent la dupe du cœur.*

Chamfort, nous insistons sur ce côté de son caractère et de sa conduite, parce qu'il plaide en faveur des autres, fut un excellent fils. Il adora sa mère pendant sa vie, la combla de témoignages de dévouement; il la pleura, à sa mort, en homme qui ne s'était jamais préparé à la perdre; et son absence laissa un vide irréparable dans l'existence de cet enfant né d'amours tardives, et dont le caractère garda

de son influence, comme il arrive souvent en pareil cas, une indélébile empreinte.

Admis fort jeune et élevé, sous le nom de Nicolas, au collège des Grassins, en qualité de boursier, Champfort y fut remarqué de bonne heure pour ses talents et sa malice. Soumis à l'entraînement habituel quand il s'agit de pousser un élève pauvre, capable de faire honneur à la maison, il y compta des succès éclatants, et y fut, comme Andrieux le disait de Colin d'Harleville, son ami, et eût pu le dire de lui-même, un grand remporteur de prix. *Il obtint notamment les cinq premiers prix de sa rhétorique, qu'on lui avait fait doubler, sous peine de perdre sa bourse, parce que l'année précédente il en avait manqué un.*

Au sortir des Grassins, il fallut aviser à se faire un sort. Chamfort ne pouvait être ni d'épée ni de robe, et il ne se sentait pas la vocation de l'Église. Après avoir été, dit-on, clerc de procureur, précepteur, il semble avoir (car toutes les vicissitudes de ses débuts sont demeurées obscures) pris même un instant le petit collet, qui n'engageait à rien, et qui permettait, dans un noviciat tout profane et mondain, l'espérance du bénéfice. C'est dans ces conditions précaires qu'il se trouva, à vingt ans, lancé sur le pavé de Paris, avec beaucoup d'esprit, une figure charmante, un habit d'abbé qui ne le gênait pas, et l'espoir de trouver maternelle cette capitale intelligente qui, comme Ma-

zarin le disait de Rome, ne se montre marâtre qu'aux sots.

Que faire? La plupart des débutants provinciaux ou parisiens, au sortir du collège ou du séminaire, allaient trouver Voltaire (mais le patriarche de la littérature, exilé de Paris, ne devait y rentrer que bien des années plus tard, et pour y mourir), ou d'Alembert, ou Diderot, ou J. J. Rousseau. Champfort ne fit pas comme tout le monde. Il n'alla pas voir ce d'Alembert, faux bonhomme, peu hospitalier à Brissot, à Colin d'Harleville, indulgent seulement à Rivarol, lors de leurs premières démarches à la recherche d'un protecteur. Il n'essaya pas d'apprivoiser le farouche Jean-Jacques. Il regarda autour et au-dessus de lui. Au-dessus, il vit l'Académie française trônant dans une gloire encore rayonnante, et distribuant aux vainqueurs de ses concours des prix dont l'honneur pouvait être décisif et dont l'argent fut la ressource de Marmontel et de La Harpe encore inconnus. Un succès pour arriver, un peu d'argent pour vivre, il ne lui manquait précisément que cela. En attendant, il fit comme Diderot : il tourna la meule du travail mercenaire et obscur pour quelques libraires. Il vécut maigrement sur les feuilles du VOCABULAIRE FRANÇAIS, *dont plusieurs volumes sont de lui; et il gagna même quelque argent en vendant des sermons à un camarade plus riche que lui, petit collet ambitieux qui aspirait et parvint sans doute,*

sous l'éclat de son plumage oratoire emprunté, aux honneurs ecclésiastiques.

Bientôt il connut la douceur de ces premières faveurs du destin, le charme enivrant de cette première gloire, belle comme une aube, a dit Vauvenargues. Son ÉPITRE D'UN PÈRE A SON FILS SUR LA NAISSANCE D'UN PETIT-FILS *fut couronnée par l'Académie et le fit connaître (1761). Son esprit fut remarqué par les hommes; les femmes regardèrent son visage, charmant alors de cette beauté fugitive qu'animent la santé et le bonheur. Il ne devait pas tarder à perdre l'une et l'autre, et par sa faute. Les succès de la galanterie, encore plus que ceux de l'esprit, coûtent plus cher qu'ils ne rapportent. Chamfort, qui se dépensait sans compter et de façon à entendre faire par sa première maîtresse, une grande dame de ce nom de Craon, cher à Vénus, s'il faut en croire les chroniques, pendant tout le XVIIIe siècle, l'éloge de sa vigueur encore plus que celui de sa grâce, ne put mériter qu'à ses dépens ce sobriquet d'Hercule-Adonis qui lui avait été décerné. Ces triomphes ne sont pas exempts de repentirs toujours inutiles, et de mélancoliques économies succèdent à ces prodigalités sensuelles. Le plaisir a des arrière-goûts amers. Le voluptueux a l'âme triste. La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes de bonne heure, c'est de les aimer toujours. Chamfort subit successivement toutes ces sanctions de l'excès précoce. Il n'avait pas de*

beaucoup dépassé vingt ans quand il sentit la nécessité d'enrayer, comme le médecin La Martinière le conseillait à Louis XV, et d'aller se refaire aux eaux de Spa, de Barèges, de la fatigue de ses campagnes de Capoue.

Nous n'insisterons pas sur les mystères, dont la nudité veut rester voilée, de cette première, hâtive et dévorante initiation de Chamfort aux mœurs de son temps, qu'il ne devait flétrir qu'après les avoir affichées. Une ÉPITRE A UN AMI, *datée de Cologne,* 1761, *c'est-à-dire du lendemain de son premier triomphe, le montre déjà en proie à cette langueur et à cet énervement qui suivent les excès de plaisir et parlant déjà le langage du désabusé. Très-peu de temps après, son étude des passions, d'après nature et sur le vif, l'avait réduit à cet état de marasme physique, intellectuel et moral que les Anglais appellent* spleen, *qu'avant eux les anciens appelaient* athumia *(défaut d'âme) et* tædium vitæ. *Chamfort, devenu valétudinaire et humoriste, travaillait peu : la tristesse est stérile ; la santé de l'âme est liée à celle du corps ; la pureté de l'esprit, qui fait sa joie, fait aussi sa force. Voyez, parmi les moralistes, l'exemple de Pascal, de Vauvenargues, de Joubert. Chamfort, en quatre ans, de* 1761 *à* 1764, *ne trouva le temps et le courage que de quelques essais dont un seul eut le bonheur du premier. Son Discours philosophique en vers intitulé* L'HOMME DE LETTRES *échoua au concours de l'Académie. C'est, croyons-nous,*

La Harpe qui l'emporta. Son ODE SUR LES VOLCANS *fut repoussée par l'Académie de Marseille, comme produite tardivement. Seule la comédie de* LA JEUNE INDIENNE (1764), *bien que sévèrement traitée dans la* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE *de Grimm, réussit assez pour ménager à son auteur malade la consolation de quelque honneur, la ressource de quelque profit. Sa situation n'en était pas moins des plus précaires, et il eut besoin, pour ne pas succomber sous le poids de la misère et de l'isolement, d'être allégé de ce fardeau trop lourd pour ses épaules par le dévouement, l'appui, les secours de quelques affections délicates. C'est à ce moment qu'il éprouva à la fois ce que la vie a de plus dur et ce que l'amitié a de plus doux, grâce à des femmes comme Mme Saurin, la femme de l'auteur de* SPARTACUS, *comme Mme Helvétius; à des hommes comme l'abbé de Laroche et Chabanon. De* 1769 *à* 1770, *son* ÉLOGE DE MOLIÈRE *fut couronné par l'Académie française* (1769); *son* MARCHAND DE SMYRNE, *demeuré au répertoire de la Comédie française, y obtint un vif succès* (1770); *et son ami Chabanon le força d'accepter, comme en étant plus digne et en ayant plus besoin que lui, la cession d'une pension de* 1,200 *livres sur le* MERCURE *dont il jouissait. A ces succès et à ces ressources s'ajoutèrent bientôt le prix que l'Académie de Marseille décerna à son* ÉLOGE DE LA FONTAINE, *prix que la munificence de Necker, qui l'espérait pour La Harpe,*

son protégé, avait augmenté de cent louis. Chamfort, qui avait cherché aux sources salutaires de Contrexéville la guérison de ses maux, sembla l'avoir trouvée aux eaux de Barèges, où l'éclat de sa réputation naissante et les défaillances de sa santé attiraient sur lui un double intérêt, fait à la fois d'admiration et de pitié. Ce double sentiment trouva, surtout chez les femmes, des interprètes éloquents et flatteurs à ses yeux. La chronique du tems, les lettres de Mlle de l'Espinasse, dont la sensibilité a ses malices, et les propres confidences épistolaires de Chamfort, nous le montrent savourant ces témoignages de sympathie et y répondant par des hommages qui furent loin d'être mal reçus.

En octobre 1774, il avait trente-cinq ans, et il arrivait aux faveurs de la cour et aux succès de salon sous le patronage de femmes aimables et influentes, comme la duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul, la comtesse de Choiseul, les marquises d'Amblimont et de Roncée.

Ici s'ouvre la seconde phase de la vie de Chamfort. Il est enfin arrivé à ce moment heureux et dangereux à la fois, enivré et troublé, où la lumière fait sa pleine et chaude irruption de midi dans l'existence de l'écrivain, et où il partage avec une publicité curieuse d'abord et bienveillante, bientôt indiscrète et importune, les travaux de son esprit et les secrets de son cœur. Il est célèbre. On l'était en son temps avec

moins qu'il n'en faut aujourd'hui pour être seulement et à peine connu. Il est en vogue et à la mode. Il est recherché dans le monde. Il va être accueilli à la cour, où il entre sous les auspices d'une influence toujours puissante, l'influence féminine, et où sa faveur naissante aura le patronage des Choiseul, à qui Marie-Antoinette doit son mariage et qui ne la trouvent pas ingrate. Nous avons vu ce qu'il a appris à l'école de la pauvreté et de l'adversité; il nous reste à savoir ce qu'il fera de son bonheur, de son succès, et ce qu'ils feront de lui.

II

De 1775 *à* 1781 *tout devait réussir à Chamfort. Rien ne manqua à sa fortune... que lui pour en jouir avec sagesse ou du moins avec prudence en l'économisant et en s'économisant lui-même. Comptons d'abord, et nous verrons s'il eut lieu de se plaindre, et si le bilan des avantages positifs qu'il dut à la faveur du public et à la faveur royale était de ceux qui devaient aboutir à une banqueroute. Au point de vue de l'honneur d'abord, il faut enregistrer le succès de la tragédie de* MUSTAPHA ET ZÉANGIR, *donnée d'abord au théâtre de la cour à Fontainebleau (le* 1er *et le* 7 *novembre* 1776). *A cette tragédie de l'amour fraternel, écho affaibli mais encore*

assez pur de Bajazet *et de* Zaïre, *Louis XVI pleura et Marie-Antoinette applaudit. La jeune reine s'était intéressée au succès dans les termes les plus gracieux et les plus flatteurs. Elle s'était, pour ainsi dire, mise de la pièce. Chamfort lui dut ce qu'un triomphe de ce genre a de plus rare et de plus doux : les compliments attendris d'une jeune reine et les sourires de sa bienveillance mêlés aux larmes de son émotion. Appelé dans sa loge, Chamfort, à qui elle avait voulu annoncer elle-même que le roi lui accordait, à sa prière, une pension de* 1,200 *livres sur les Menus, en sortit pénétré d'une reconnaissance qu'il exprima en courtisan délicat, en répondant à ceux qui lui demandaient des nouvelles de cet entretien si flatteur : « Je ne pourrai jamais ni le répéter ni l'oublier. » Cette gratitude respire dans la dédicace de sa pièce à la reine* (1778), *dédicace qu'on ne retrouve plus dans les éditions de ses œuvres, d'où les scrupules révolutionnaires l'ont effacée comme de celles de tant d'autres. L'eau va toujours à la rivière. Rien ne réussit, surtout en France, pays où tout le monde vient au secours du plus fort, comme le succès. En* 1781, *Chamfort entrait sans difficulté, en remplacement de La Curne de Sainte-Palaye, à cette Académie française qui ne lui avait pas épargné ses couronnes.*

Titulaire d'une pension sur le Mercure, *d'une pension sur les Menus, tour à tour secrétaire des commandements du prince de Condé, lecteur du*

comte d'Artois (une vraie sinécure, comme celle d'aumônier du régent), secrétaire de Madame Élisabeth, membre de l'Académie française, arrivé jeune encore à la célébrité et à l'aisance, possédant tout, même un véritable ami dans le comte de Vaudreuil, dont il était l'hôte et le commensal dans son hôtel de la rue Bourbon, il semblait que Chamfort n'eût qu'à se laisser vivre, à se laisser être heureux.

Mais ce n'est pas tout que d'être heureux, il faut savoir le demeurer. Pour cela, il est essentiel de se bien porter, physiquement et moralement. Malheureusement Chamfort était d'un tempérament maladif, d'un caractère irritable, d'un esprit susceptible et inquiet. Il était de ces spectateurs trop observateurs, bientôt désabusés, dont Mme de Créqui disait à Sénac de Meilhan qu'ils voient trop bien le jeu des machines, les ressorts de la pièce, pour s'intéresser longtemps au spectacle. Il y a des gens qui ont l'expérience douce, lui l'avait amère. Dans les dispositions où il était, trop soumis à l'influence de la bile et des nerfs, il ne devait pas tarder à arriver au fond de la coupe trop rapidement secouée et vidée, à la lie de son plaisir, à la fatigue de son succès, à ce dégoût mélancolique des hommes et des choses qui a fait la poésie de David et la sagesse de Salomon. Le commerce du monde, auquel il se déroba de bonne heure, l'effaroucha bientôt. L'intimité des princes ne lui cacha plus assez l'assujettissement de leur domesticité. Il

ne sentit bientôt plus, en un mot, de la rose, que l'épine; la protection lui fit sentir la dépendance, la foule lui fit regretter la solitude, la lumière l'obscurité, le bruit le silence, et, importuné même par l'amitié, il se replia et se réfugia en lui-même. Malheureusement l'isolement n'est pas toujours la paix; le miel s'en aigrit vite quand on le laisse s'échauffer et fermenter. Chamfort, qui avait voulu redevenir libre pour travailler et jouir de lui-même, ne produisit plus rien que ces pensées misanthropiques dont il distilla goutte à goutte désormais le poison arraché de ses blessures. Il ne jouit pas de lui, il en souffrit. Un moment pourtant — l'illusion fut courte — il se félicita de son parti violent de secouer le joug des hommes : il n'était pas encore retombé sous le sien. Il aimait encore; il aimait sa mère. Il la perdit. Il aimait une autre femme d'une passion tendre, mais surtout intellectuelle, de cette passion virile et quadragénaire qui est la dernière, qui a à la fois le ragoût du sentiment et l'aveu de la raison. Deux ans et demi il eut cette oasis dans le désert, cette source rafraîchissante dans ses stérilités. La solitude ne vaut guère les sacrifices qu'on lui fait quand on y vient seul; mais la solitude à deux, le travail tranquille au sein de la paix des champs, avec la compagne choisie, c'est autre chose. Cette solitude-là ne corrompt point, elle conserve; elle n'énerve point, elle fortifie. On y peut écouter à la fois son esprit et son cœur. Celle-là est digne de tous les

sacrifices, car elle les paye tous au centuple; et ce n'est pas se tromper que de jeter à la mer par-dessus bord tout le lest des besoins inutiles et des fausses richesses, pour aborder à ce havre de grâce de la pauvreté et du travail dans l'amour. Il faut dire quelques mots de cette liaison de Chamfort, qu'il légitima, dit-on, par le mariage, qu'il purifia par l'abnégation, que la mort vint trop tôt consacrer de sa majesté douloureuse, et dont la brusque fin déchira une part de son âme.

Chamfort, en brisant avec le monde et en rompant les liens qui l'attachaient au prince de Condé avec une dignité qui ne parut que de la raideur et avec un désintéressement qui fut taxé d'ingratitude, s'était retiré à Auteuil pour y cultiver en paix ses livres et ses amis. Dans une visite qu'il fit à Mme Panckoucke, il rencontra chez elle une femme aimable et distinguée, dont la maturité gardait les traces d'une beauté autrefois éclatante, maintenant parée de toutes les grâces et de toutes les poésies de l'automne. Pour les hommes dans la disposition de Chamfort, ces beautés au déclin, qui ne se croient plus dispensées de plaire et ne se privent plus des ressources de l'esprit, ont un charme supérieur à celui, toujours un peu insolent, des beautés à l'aube. Il faut avoir souffert pour savoir plaindre et consoler. Attiré par le visage, Chamfort fut retenu par la conversation. Mme B..., élevée à la cour de la duchesse du Maine,

et qui avait beaucoup vu et beaucoup retenu, était un répertoire vivant d'observations et d'anecdotes. Elle avait, avec plus de grâce, beaucoup de l'esprit d'une Mme de Staal. Chamfort prit plaisir à l'écouter, à aiguiser son esprit sur le sien. Pour avoir occasion de la voir plus souvent, il céda à cette nouvelle et bientôt indispensable amie son appartement d'Auteuil. Puis ils résolurent de se consacrer uniquement l'un à l'autre et de s'enfoncer dans quelque solitude agreste. Ils s'établirent dans un petit manoir champêtre, à Vaudouleurs, près d'Étampes; et le monde n'entendit plus parler d'eux que par l'aveu qu'ils faisaient à quelques amis de leur entier bonheur. Ces bonheurs complets durent peu : ils feraient trop aimer la terre. La mort se chargea de rappeler l'ingratitude et l'instabilité de la destinée humaine à ceux qui l'avaient trop oubliée. Mme B... mourut, laissant Chamfort vraiment inconsolable d'une perte qu'il trouva depuis plus irréparable à mesure que, avec la tenace obstination de nos illusions, il essayait de la réparer. Il ne parle jamais de ses fidèles regrets qu'avec une émotion communicative et une pénétrante éloquence.

Un homme capable d'écrire ses lettres sur ce triste sujet à l'abbé Roman et à Mme Panckoucke était incontestablement généreux, délicat et bon. Chamfort, cependant, a laissé la réputation d'un homme âpre et dur. Il l'était en effet, du moins d'apparence, et Sophie Arnould l'appelait plaisamment, pour peindre la ru-

desse de son abord et le mordant de ses saillies : Don Brusquin d'Algarade. *Mais, c'est Chamfort qui l'a dit, et il le prouve, la plupart de nos duretés ne sont que des pudeurs froissées, des tendresses déçues; c'est non par défaut, mais par excès de sensibilité et de susceptibilité, que pécha Chamfort; et il disait avec raison de bien d'autres, en pensant à lui : « Quiconque à quarante ans n'est pas devenu misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » Peut-être était-il, dans cet amour si vite déçu des hommes, un peu trop exigeant. Si l'on veut continuer de les aimer, il faut prendre le parti de les aimer tels qu'ils sont. Chamfort eut le grand tort, au point de vue de sa tranquillité, de les aimer tels qu'ils devraient être. De là une déception qu'il rencontrait jusque dans ses meilleures amitiés, et qu'il exprimait avec une véhémence, presque une brutalité un peu affectées d'abord, et bientôt trop sincères. Il convenait volontiers que, dans les occasions essentielles, il avait trouvé dans le comte de Vaudreuil ce qu'on peut appeler un véritable ami; le comte de Choiseul-Gouffier lui avait permis la même douce confiance. Deux amis! et Chamfort ne s'en contentait pas! Il était bien difficile. La monnaie d'un seul est encore un fort appréciable présent de la fortune. Eh bien! Chamfort, loin de sentir son bonheur, d'en jouir, l'analysait et le chicanait sans cesse. Il ne tardait pas à découvrir les défauts mêlés aux qualités. M. de Vaudreuil, M. de Choiseul-Gouffier,*

n'étaient pas sans avoir les leurs ; ils avaient surtout ceux de leur société, de leur monde, de leur temps. Eh bien ! c'est en eux précisément que Chamfort voyait les types de la décadence sociale et morale qu'il déplorait, et il ne perdait pas assez l'occasion de le leur dire crûment à eux-mêmes. C'est du voyage qu'il fit avec tous deux en Hollande, et où ils l'avaient entraîné pour le consoler de ses chagrins, le distraire de ses ennuis, dissiper ses humeurs, réparer ses forces minées par l'excès corrosif de la bile, que datent précisément les premiers symptômes, les premiers témoignages de cette misanthropie, qui par moments dégénéra presque en hypocondrie. C'est à ce moment qu'il commença à pratiquer cette philosophie que Rœderer a résumée en quelques mots : « Échapper au ridicule, se dérober aux liens du mariage, se soustraire à l'autorité des gens de fortune, à la domination des gens en puissance, à celle des hautes naissances, à celle des gens de lettres. »

Deux anecdotes caractéristiques citées par Rœderer [1], et que nous ne pouvons qu'indiquer, trahissent un état de désabusement, de détachement tel qu'il rend facile à comprendre l'évolution politique qui, dans la pensée de Chamfort, ne tarda pas à répondre à son philosophique dégoût. Il s'éloigna de plus en plus des travaux littéraires, dont il répudiait à la fois

1. *Œuvres*, t IV, p. 212.

le profit précaire et l'honneur diffamé. Il renonça à toutes les pompes et à toutes les œuvres de cet état décevant, soumis au hasard, et dont les orgueilleuses apparences ne cachent pas même les humbles sécurités du métier. Il ne voulut plus écrire que pour lui, et d'une autre plume que celle des contes licencieux et des épîtres à Ninon qu'il composait jadis pour des soupers plus philosophiques de mots que d'idées, où l'on embrassait, à travers les fumées de l'ivresse, la chimère d'une vertu aussi nue et aussi frivole que la volupté. Il prit à penser le sombre plaisir de celui qui n'en a plus d'autre, et à penser tout haut le plaisir amer de celui que la vérité venge. Ce qui excuse ce diogénisme où s'enferma peu à peu Chamfort, c'est qu'il fut sincère et désintéressé. Ceux qui lui ont reproché son rôle sous la Révolution, ses sarcasmes contre l'aristocratie, son réquisitoire contre l'Académie, n'auraient pas dû oublier que, bien avant la Révolution, qu'il avait prédite d'abord, puis souhaitée, Chamfort s'était volontairement dépouillé de tout ce qui pouvait le rattacher au régime à la chute duquel il voulait travailler, et avait racheté son indépendance au prix de la pauvreté. Une telle indépendance n'est pas de l'ingratitude. D'ailleurs, il est à remarquer que dans ses critiques, dans ses satires de l'ancienne monarchie et de l'ancienne société, Chamfort n'a jamais attaqué que les choses et épargné les personnes. Il garda jusqu'au bout des amis dans cette

aristocratie dont les membres intelligents s'étaient mis à la tête du mouvement de réforme et se flattaient de le diriger ; et il n'est pas une ligne de lui, croyons-nous, même dans ses Tableaux des Journées révolutionnaires, *qui, par leur date et leur but, ne pouvaient que se ressentir des ardeurs et des entraînements de la lutte, qui vise directement le roi et la reine dont il avait éprouvé les bontés. Il n'en est pas moins certain qu'un tel revirement, si ménagé qu'il fût, ne pouvait paraître que brusque à ceux dont il froissait les idées ou critiquait la conduite ; que Chamfort devait sembler injuste quand il n'était que logique, et ingrat quand il n'était que fidèle à lui-même.*

III

Nous avons fait la part, dans l'évolution morale, des circonstances qui l'expliquent sans la justifier entièrement : déclin physique, aridité intellectuelle, déceptions d'ambition et d'affection, pertes irréparables, dégoût de soi-même et des autres ; il est juste, dans l'évolution politique, de reconnaître l'influence décisive d'une liaison où Chamfort donna beaucoup, non sans recevoir beaucoup aussi, et qui acheva de le mettre non seulement d'une opinion, mais d'un parti, et de le ranger non seulement parmi les adversaires de l'ancien régime, mais parmi les partisans actifs

du nouveau. Nous faisons allusion à cette liaison intime avec Mirabeau dont un volume de Correspondance, où ne figurent malheureusement que les lettres de celui-ci, et où manquent celles de Chamfort, est l'incomplet monument. Elle correspond chronologiquement et logiquement avec l'intimité dans la maison Panckoucke et la collaboration au Mercure, *particulièrement consacrée à l'analyse des ouvrages les plus faits pour discréditer la monarchie : les* Mémoires secrets *de Duclos et les* Mémoires *et la* Vie privée *du maréchal de Richelieu.*

Tout Chamfort, comme écrivain, jusqu'en 1791, *est dans cette collaboration au* Mercure, *très différente de celle de Mallet-Du Pan, et bientôt suivie d'une collaboration plus accentuée encore à la* Feuille villageoise, *avec Ginguené. Tout Chamfort, comme homme, est dans ces relations avec Mirabeau et Sieyès, qui nous le montrent sous un aspect original et nouveau : celui de conseiller intime, de secrétaire, de souffleur des deux hommes qui, l'un par l'éloquence, l'autre par la logique, ont le plus fait pour le succès et les excès de la Révolution.*

La vie entière de Mirabeau nous le montre entouré de conseillers, de collaborateurs, aussi fécond et aussi prodigue de lui-même en amitié qu'en amour, d'une force supérieure à son activité, esprit confus autant que puissant, génie d'orage qui avait besoin que l'étincelle électrique, partie d'un esprit initiateur,

soulevât ses nuées et éveillât son tonnerre. Ces immenses nécessités d'esprit et de cœur expliquent ses relations avec Brissot, avec Chamfort, avec tant d'autres. Chamfort fut un de ses premiers amis stimulateurs, de ses premiers accoucheurs d'idées.

Chamfort écrivit pour Mirabeau les CONSIDÉRATIONS SUR L'ORDRE DE CINCINNATUS, *et ce fameux discours sur ou plutôt contre les académies que le grand tribun n'eut pas le temps de prononcer. Il fut retrouvé dans ses papiers et publié par Chamfort lui-même, qui, devant l'effet produit par ce factum, en atténua la portée par des rectifications, malheureusement tardives, où il ne défendait plus que le principe qui l'avait inspiré. Ce principe lui-même, empreint du faux stoïcisme du temps, n'était pas entièrement pur, et ne pouvait pas du moins le paraître; et c'est d'une autre main que celle d'un académicien que l'Académie devait attendre le trait qu'on a dit, d'ailleurs à tort, parricide. Chamfort l'a blessée, mais non tuée. Elle ne pouvait survivre à la ruine de l'ancienne société, et la Révolution, acharnée contre les corps mêmes d'où elle était sortie, fut encore moins ingrate en la supprimant qu'en supprimant les parlements.*

Cependant la Révolution commençait. Chamfort s'y jeta avec une sorte de fièvre héroïque, d'enthousiasme sombre, d'espérance désespérée. Il consacra, c'est Garat qui l'a révélé, aux frais de propagande

de la cause qu'il avait embrassée les quelques milliers de francs d'économies qui formaient toute sa fortune. Il voua sa vie à l'apostolat démocratique, soufflant la fournaise où Mirabeau chauffait ses foudres oratoires, fourbissant et aiguisant au point de la rendre incisive la dialectique un peu froide du fameux rapport de l'évêque d'Autun [1], fournissant au dogmatisme abstrait de Sieyès une de ces définitions qui valent un livre, une de ces formules qui donnent aux aspirations d'un peuple l'élan décisif, l'irrésistible étincelle [2]; alimentant toutes les conversations du feu de la sienne, y prodiguant les mots qui peignent, les mots qui éclairent et aussi les mots qui brûlent; prêtant enfin aux passions populaires l'esprit que Rivarol prêtait aux passions aristocratiques, et égalant, dans une lutte encore d'épigrammes, la verve de l'attaque à celle de la défense.

...Chamfort fut bientôt désenchanté par les excès de la Révolution, comme il l'avait été par les abus de l'ancien régime. Il était trop honnête pour ne pas le dire. Il ne put pas se taire, et réduire, comme tant d'autres, tout son talent à l'art de savoir vivre. Il parla, il reprit l'émission de ces bons mots, frappés au coin de la plus pure ironie, qui faisaient d'autant

---

1. Dont il était le coloriste, dit Baudin.

2. Au témoignage de Lauraguais, c'est Chamfort qui dicta à Sieyès la fameuse formule : *Qu'est-ce que le tiers état? Tout. Qu'a-t-il? Rien.*

mieux ressortir le mauvais aloi de la monnaie des déclamations révolutionnaires.

Celui qui avait trouvé la plupart des formules du mouvement à son début, quand aucune réalité trop sanglante ne démentait trop brutalement ses promesses (Qu'est-ce que le tiers état? Tout. Qu'a-t-il? Rien. — Guerre aux châteaux, paix aux chaumières! *etc.*)*; celui qui avait célébré, de la prise de la Bastille à la prise des Tuileries, les journées révolutionnaires; celui dont le patriotisme superbe affectait non seulement de ne pas redouter, mais même de ne pas voir l'hostilité de l'Europe, et qui disait en goguenardant dédaigneusement, à un dîner chez le ministre Le Brun :* « Ah! oui, on dit qu'il y a des Prussiens[1] » ; *celui-là fournit à l'opposition des modérés contre les violents, à la Fronde des mécontents de la Révolution honnête, ses épigrammes les plus acérées, ses armes les plus redoutables.*

On n'en finirait pas si l'on voulait compter tous les mots de Chamfort désabusé, vengeant la perte de sa chimère, l'affront fait à son idéal, par ces loyaux et amers reproches, par ces volées de flèches satiriques, frappant de ridicule les excès de la tyrannie révolutionnaire aussi sûrement, aussi implacablement

---

1. Rœderer, qui cite le mot, l'explique aussi en le défendant contre l'interprétation trop sévère de Baudin (*Œuvres*, t. IV, p. 555).

qu'elles avaient frappé jadis les abus du bon plaisir royal et le pusillanime égoïsme des privilégiés. Mais que peut l'esprit contre la force? La lutte est par trop inégale entre la hache et la lyre, la plume et le sabre! Chamfort, incapable de prendre le parti de Marmontel se retirant à la campagne pour y pleurer ses pensions dans l'obscurité, ou celui de Morellet, le gras sinécuriste, réduisant sa patiente rancune à la guerre sourde du pamphlet anonyme et désarmant la persécution à force de la cajoler, ou celui de Lauraguais échappant au découragement par le scepticisme, et riant de tout pour ne pleurer de rien; Chamfort, incapable des platitudes et des palinodies d'un Cubières ou d'un Pons de Verdun, devait périr de la mort de Brissot, de Chénier ou de celle de Condorcet. C'est celle-là qu'il choisit. « Je me pendrai », avait-il dit à Lauraguais, qui lui dessillait les yeux et narguait sa confiance dans l'avenir de la Révolution, ses conquêtes sans armes et son triomphe sans larmes. Il ne devait pas tarder à tenir parole.

« Il affectait, raconte Rœderer, un profond mépris pour les chiens, parce qu'il les trouvait serviles et rampants, et beaucoup d'estime pour les chats, parce qu'il leur trouvait un caractère plus libre et non moins d'attachement. Un jour, pendant qu'il discouroit sur ce sujet, son chat saute sur les genoux de la personne à qui il parlait, et cette personne s'aperçoit que le chat a les ongles rognés jusqu'au vif :

c'était une précaution de Chamfort contre la liberté des griffes. » *Il est des hommes qui sont chiens, il en est d'autres qui sont chats. Chamfort avait négligé de rogner les griffes d'un de ces derniers, employé cauteleux qui le flattait et le trahissait. C'était un nommé Tobiesen Duby, employé à la Bibliothèque, connu plus tard par quelques travaux numismatiques. Les délations intéressées de ce misérable, impatient d'avancer, entraînèrent l'arrestation et l'emprisonnement aux Madelonnettes de Chamfort, du vénérable Barthélemy, de son neveu Courçay et de deux autres employés supérieurs de la Bibliothèque. Barthélemy fut relâché dès le lendemain; Chamfort ne tarda pas lui-même à être élargi, grâce aux démarches de ses amis; mais il demeura en surveillance, obligé d'entretenir auprès de lui à ses frais un de ces gendarmes garnisaires que Souques, l'ami de Brissot, appelait plaisamment* sa bonne. *Il avait donné sa démission de la place qui lui coûtait si cher et que refusa noblement son ami Ducis, mais il avait encore gardé son logement à la Bibliothèque. Il avait obtenu de partager les frais de la surveillance de ce garde avec deux ou trois compagnons de suspicion, avec lesquels il vivait. Par une concession qui était un hommage à l'égalité en même temps qu'une marque flatteuse de confiance, nos imprudents amis faisaient manger leur garde avec eux et ne ménageaient pas plus leurs propos que s'il eût été absent. Sans doute le garde,*

scandalisé, fit son rapport ; peut-être un redoublement dans les ombrages de la tyrannie régnante provoqua-t-il seul une recrudescence de rigueur ; toujours est-il qu'un jour, à l'issue du repas, le garde annonça brusquement aux convives qu'ils eussent à faire leurs paquets, qu'il avait ordre de les ramener à l'instant même dans une maison d'arrêt.

Chamfort avait trop souffert, moralement et physiquement, de son séjour aux incommodes et malsaines Madelonnettes, pour affronter l'épreuve d'une seconde détention. En un instant son parti fut pris. Retiré dans son cabinet sous prétexte de faire ses préparatifs, il s'y enferma, et, tour à tour, avec un pistolet et un rasoir, il chercha à s'ôter la vie et ne réussit qu'à se mutiler. Un cri que lui arracha le dernier de ces coups désespérés, éperdus, par lesquels, comme il le disait plus tard avec une triste jovialité, il cherchait à s'achever et ne parvenait qu'à se charcuter; *le sang qui coulait sous la porte, révélèrent la sinistre résolution qu'il n'avait pu consommer. On accourut, on enfonça la porte, on s'empressa à ce spectacle imprévu d'horreur et de pitié. Transporté sanglant sur son lit, entouré de médecins et d'officiers de police requis à la hâte, Chamfort ne reprit ses sens que pour dicter, d'une voix ranimée à force d'énergie, la fière déclaration suivante en réponse aux questions qu'on lui posait sur les raisons qui l'avaient déterminé à attenter à sa vie :* « Moi,

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; déclare que, si, par violence, on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. »

Et il signa cette déclaration cornélienne, scellée de traces de sang.

*Nous n'insisterons pas sur les détails de cette tentative et de la longue agonie qui la suivit. Nos lecteurs en trouveront à l'*Appendice *le récit touchant, dû à la plume de Ginguené, l'ami et l'éditeur de Chamfort. Nous dirons seulement qu'abandonné à lui-même par la haine décemvirale obligée de lâcher sa proie, Chamfort reçut, sans reprendre goût à la vie, qu'il méprisait définitivement, mais avec la consolation de n'avoir plus du moins à douter de l'amitié, dont il recevait tant de courageux témoignages, des soins habiles et dévoués, qui firent concevoir l'espoir de le conserver. Obligé de quitter son logement de la Bibliothèque, Chamfort s'établit dans une chambre à l'entresol, rue de Chabanais, avec ce qui lui demeurait de livres, servi simplement, vu la modestie de ses ressources, par une femme de ménage. Là, ses amis venaient le voir; il se faisait aussi conduire chez eux et se laissait gagner à l'attrait de projets*

littéraires communs. C'est dans ces entretiens que fut conçu le plan du journal la Décade philosophique. *Ses forces revenaient peu à peu, son humeur s'était adoucie. Comme il arrive souvent après les grandes secousses physiques et morales, la santé de son esprit et celle de son corps s'étaient de nouveau équilibrées, rassérénées. « Je me trouve, disait-il, plus vivace que jamais ; c'est bien dommage que je ne me soucie plus de vivre. » Ce vœu funèbre était un pressentiment. La fermeture de ses plaies ne pouvait être favorable à son entier rétablissement qu'à la condition d'ouvrir aux humeurs l'exutoire préservateur d'un cautère. Cette précaution fut négligée ; on s'en aperçut trop tard en présence des rapides effets d'une révolution séreuse irréparable. Chamfort expira le* 24 *germinal de l'an II de la République* (13 *avril* 1794), *victime des déceptions et des amertumes d'une existence rendue publique par la célébrité, et qui peut-être eût été heureuse si elle eût pu, suivant le vœu de sa devise, rester cachée* [1].

Il avait cinquante-trois ans.

Si maintenant, avant de nous séparer de l'homme

---

1. « Un homme de lettres (M. de Chamfort) a pris cette devise : Une tortue ayant la tête hors de son écaille et étant atteinte d'une flèche qui la lui perce, et pour *âme* des mots latins dont le sens est : *Heureuse si elle eût été entièrement cachée.* » (*Mémoires de Mme de Genlis*, t. IX, p. 144.)

pour ne plus nous occuper que de l'œuvre, nous voulons garder, d'après un portrait de maître, et non d'après des esquisses faibles ou malignes comme celles de l'abbé Morellet, Mme Vigée-Le Brun, Arnault, Mme de Genlis, l'impression de la physionomie de Chamfort au moment de la Révolution, nous n'avons qu'à lire ces quelques lignes de Chateaubriand :

Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible ; ses modulations suivaient les mouvements de son âme ; mais dans les derniers temps de mon séjour à Paris elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque.

Ce qui étonne Chateaubriand loue Chamfort. L'écrivain digne de ce nom n'est pas seulement un artiste, uniquement préoccupé de l'effet de ses phrases, du sort de ses mots, et indifférent à tout le reste. Chamfort se faisait des devoirs de l'homme de lettres, non seulement envers son art, mais envers la société et son temps, un idéal supérieur à celui des succès de cour et d'académie, des triomphes de salon et de boudoir, de l'inscription au livre des pensions et des spéculations de librairie. Il avait la fierté de caractère qui accompagne et révèle la probité de l'esprit.

Amoureux de la raison, ami du progrès, ennemi des abus, il devait être séduit par les côtés généreux de la cause qu'il embrassa. S'il mourut du désespoir de la croire perdue, ce n'est pas à lui qu'il convient d'en faire un reproche, ni à elle; c'est aux hommes, dont les passions gâtent les plus belles idées, et que la misanthropie de Chamfort, comme celle de Rousseau, n'avait pris en haine que parce qu'ils ne veulent pas s'aimer.

IV

Par une ironie du destin des œuvres de l'esprit qui n'est pas sans exemples, Chamfort, célèbre pendant sa vie par ses ouvrages légers dans le goût du temps, ses épîtres, ses épigrammes, ses contes, ses éloges, ses pièces, ne l'est aujourd'hui que par son œuvre testamentaire posthume, et il n'arrivera à la postérité que par ces petits feuillets déchirés de ses tablettes, frères cadets des cartes à jouer de Pascal, sur lesquels son stylet de méditation a buriné, dans un style lapidaire, les réflexions et les souvenirs, les caractères, les portraits, les anecdotes que lui suggérait le spectacle des hommes et des choses, et dont il essayait et aiguisait l'effet dans ses conversations. Chez Rivarol la paresse d'un esprit brillant, chez Chamfort la lassitude d'un esprit attristé, avaient trouvé commode, de bonne heure, de préférer aux lents succès du travail littéraire

les faciles bonnes fortunes de l'improvisation de salon. Tous deux, après les premiers triomphes académiques, ont parlé leur vie, pensé tout haut, et presque cessé d'écrire. Tous deux n'ont laissé que des fragments des ouvrages qu'ils préparaient, l'un sur la philosophie de la langue française, la théorie du goût et l'histoire critique du siècle; l'autre sur l'étude de l'homme et la philosophie de la civilisation et de la société. Trop tôt détournés de la méditation par l'action, de la littérature par la politique; trop tôt arrêtés par une mort précoce, il ne reste rien d'eux que quelques fragments de projets supérieurs peut-être à leurs forces et qui exigeaient des vies plus longues et des esprits de plus robuste haleine. Tous ces feux d'artifice de conversation, d'éloquence, de malice, qui ont ébloui les contemporains, qui leur ont laissé du jovial Rivarol une admiration gaie comme ses saillies, du morose Chamfort une admiration triste comme ses satires, ne sont plus représentés pour nous que par quelques débris du décor de féerie et quelques baguettes noircies du feu d'artifice. Mais les mots de Rivarol, qui excellait à railler les ridicules, ne font guère qu'amuser; les mots de Chamfort, qui observait à fond et perçait à jour les travers, les vices et les abus de la société de son temps, font plus penser que sourire, et le fer chaud de son ironie en grave profondément et cruellement la leçon dans l'esprit. Tous deux, d'ailleurs, sont des moralistes de décadence, dont

l'amertume corrompue n'est pas toujours sans quelque reste du poison d'une expérience recueillie à travers leurs propres fautes. Nous sommes loin ici de la sagesse mélancolique et tendre de Vauvenargues, faite moins encore des profits de l'observation que des divinations de la vertu. Rivarol, Sénac de Meilhan, Chamfort, n'ont que la philosophie égoïste et amère du désabusement. Leur sagesse n'est point pure; elle garde la trace des voluptés dont ils sont rassasiés plus encore que revenus.

Rœderer a dit bien justement à ce propos :

Il y a, dans Chamfort, une foule de mots très fins et très justes qui ne peuvent être entendus que par des gens corrompus; une foule de figures qui, pour des hommes vertueux, ne seraient que des contresens.

Rœderer a aussi heureusement caractérisé l'accent à la fois très humain et très moderne, le souffle d'esprit tout français, qui font que Chamfort, dans lequel il y a beaucoup de sous-entendus, de réticences, de nuances, de mots à facettes, est à la fois pour nous d'une saveur si agréable et si piquante, et d'une intelligence si difficile pour les étrangers.

Il faudrait un livre pour expliquer à un Américain homme d'esprit tout le sens d'une épigramme de Chamfort; encore ne parviendrait-on qu'à l'expliquer, et jamais à la faire sentir.

On a parfois reproché à Chamfort d'émietter ses

idées. On a blâmé et regretté cette forme fragmentaire qu'il affecte et affectionne. C'est encore Rœderer qui nous fournira la réponse :

Nous saisirons cette occasion de dire que les pensées détachées nous paraissent la meilleure manière d'écrire la morale, quand on n'en fait pas un traité complet, et même quand on ne le fait pas avec toute la philosophie de Saint-Lambert. La Rochefoucauld, Vauvenargues, Pascal, nous ont épargné par leurs maximes une foule de lieux communs dont ils n'auraient pu se dispenser de faire usage s'ils avaient voulu lier en système toutes leurs idées. Des longs ouvrages de préceptes moraux, qu'en fait-on ? On en extrait cinquante pensées, on oublie le reste. Eh bien ! n'aurait-il pas mieux valu que l'auteur donnât son extrait tout fait ? D'ailleurs, comme dit Sénèque, *la morale a plus d'énergie* étant présentée *par pensées détachées. — Ces pensées,* ajoute Diderot, son historien, *sont autant de clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme et qu'on n'en arrache point.*

Il y a beaucoup de ces clous d'airain par la solidité, d'or par le précieux et l'éclat de la forme, dans Chamfort.

Nous parlions tout à l'heure de l'accent tout moderne, presque contemporain, de ses idées. On y sent encore le frémissement de la chose vécue. C'est là le secret de son charme, de sa force, de son influence, de plus en plus sensible dans notre littérature, notre philosophie et notre politique. Le public de Chamfort s'accroît sans cesse. Il a un mordant qui pénètre tout. Il est goûté de tous ceux qui n'aiment pas les fadeurs et ne redoutent pas la pointe des pensées qui

ont été en quelque sorte senties et souvent souffertes. Son commerce a ainsi rendu au public contemporain le même service qu'il rendit au public de la Révolution. « Chamfort, dit Rœderer, — que nous ne nous lassons pas de citer, parce qu'il ne se lasse point d'avoir raison sur ce sujet délicat du talent, du caractère et de l'influence de Chamfort, qu'il eut le courage de défendre dès 1795, — Chamfort imprimait sans cesse, mais c'était dans l'esprit de ses amis. »

Il n'a rien laissé d'écrit, mais il n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre. Ne craignons pas de le dire : on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut rendre aux plus grands intérêts. Il est des vérités importantes qui ne servent à rien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement; elles sont comme un métal précieux en dissolution : en cet état, il n'est d'aucun usage; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'affine, l'essaye et lui imprime sous le balancier des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est de même de la pensée. Il faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent; qu'elle y soit marquée d'une empreinte ineffaçable. Chamfort n'a cessé de frapper de ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or...

Les considérations qui précèdent indiquent assez comment, en principe, nous avons compris nos devoirs d'éditeur; il nous reste à donner quelques explications sur la façon dont nous les avons accomplis en détail.

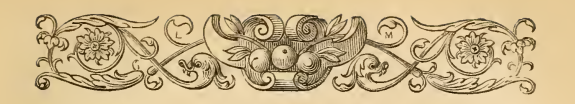
Les Œuvres *de Chamfort ont été publiées par Ginguené, l'an III de la République* (1795), *en* 4 *vol. in-8°; — chez Maradan, en* 1812, 2 *vol. in-8°; — en* 1825 (*par Auguis*)*; en* 1857 (*par M. Arsène Houssaye* (*Adolphe Delahays édit.*), *en un vol. in-*18 *précédé d'une spirituelle* Étude; — *en* 1857, *par M. Stahl* (*Hetzel*), *en* 1 *vol. in-*18, *avec une longue et intéressante introduction. Dans aucune de ces éditions, les* Maximes et Pensées *n'ont été rangées et classées dans leur ordre logique et méthodique. Nous avons eu la patience et pris la peine de faire ce classement de façon à ce que le lecteur puisse lire les unes à la suite des autres toutes les pensées sur le même sujet.*

Nous avons été récompensé de ce soin en voyant combien il était utile à l'intelligence et même à la renommée du moraliste : car telle pensée isolée perdait de son effet; notre classement a eu pour conséquence de rendre à chacune non seulement toute sa valeur absolue, mais encore tout son éclat relatif. Il en est des pensées de Chamfort comme du diamant : laissé à l'état brut, il semble terne; débarrassé de sa gangue et réuni à d'autres, il compose un collier où le rapprochement d'un certain nombre de pierres semblables augmente le relief de chacune et multiplie leur éclat par le rayonnement et la réfraction des feux qu'on n'obtient que dans un ensemble. Grâce à l'obligeante libéralité de M. Feuillet de Conches, nous avons pu collationner le texte des

Pensées *sur le manuscrit original de Chamfort qu'il nous a communiqué, en nous autorisant, en sa qualité de propriétaire, à faire usage de toutes les maximes et pensées contenues dans le manuscrit et déjà publiées, et à en extraire les quelques pensées demeurées inédites; ce que nous avons fait sans nous exagérer l'importance de cette dernière glane.*

Enfin, obéissant en cela au vœu du public et à ses préférences, qui l'ont emporté facilement à nos yeux sur les scrupules de l'ordre chronologique, nous avons donné les Œuvres *de Chamfort, en prenant pour règle de notre choix non le jugement des contemporains, forcément superficiel et passionné, mais celui de la critique de notre temps. Nous avons commencé par l'œuvre posthume de Chamfort, celle qui lui assure une place parmi nos moralistes et nos classiques de second ordre. Nous voulons parler des* Maximes, Pensées, Portraits, Caractères, Anecdotes, Dialogues philosophiques. *Nous n'avons donné le surplus, choisi dant ses* Éloges, *son* Théatre, *ses* Lettres, *qu'en deuxième ligne, à titre de documents complémentaires sur son caractère et son talent, de matériaux pour servir à l'esquisse définitive de sa physionomie littéraire et morale.*

M. de Lescure.



LE SUICIDE ET LA MORT

DE

CHAMFORT[1]

..... La maison où ils furent conduits (les Madelonnettes) était incommode et malsaine. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* n'y resta que jusqu'au lendemain, comme si l'on se fût contenté d'avoir insulté dans sa personne l'érudition, la philosophie, la vertu et la vieillesse. Chamfort et les deux autres en furent aussi retirés quelques jours après; mais il y avait déjà beaucoup souffert; ses infirmités habituelles exigeaient des soins, et souvent de la solitude : il n'avait pu ni se soigner ni être seul un instant. Il conçut dès lors pour la prison une horreur profonde, et jura de mourir plutôt que de s'y laisser reconduire. Il n'en était pas sorti tout à fait libre; on lui avait donné un gendarme, et, quoiqu'il fût alors d'usage de ruiner par ce moyen ceux qui préféraient ce genre de captivité à la réclusion, l'on avait consenti à partager la surveillance d'un seul garde

1. Extrait de la *Notice* de Ginguené, en tête de l'édition de 1795.

entre Chamfort et ses camarades. Ils le payaient et le nourrissaient en commun; ils avaient la simplicité de le faire manger avec eux, et, dans ces dîners de détenus, Chamfort parlait tout aussi librement qu'il l'eût jamais fait au milieu des sociétés les plus sûres.

Cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps la tyrannie faisait chaque jour des progrès sanglants; chaque jour il devenait, pour un honnête homme, plus difficile, mais aussi plus indifférent de vivre. Un jour, à la fin du repas, le gendarme dit crûment et sans préparation aux trois convives qu'ils eussent à faire leurs paquets, et qu'il avait ordre de les ramener à l'instant même dans une maison d'arrêt. Chamfort crut que c'était aux Madelonnettes qu'on voulait le conduire, et il se souvint de son serment. Sous prétexte de faire ses préparatifs, il se retire dans son cabinet, au bout de la galerie où était sa bibliothèque; il s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se fracasse le haut du nez et s'enfonce l'œil droit. Étonné de vivre, et résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaye de se couper la gorge, y revient à plusieurs fois et se met en lambeaux toutes les chairs. L'impuissance de sa main ne change rien aux dispositions de son âme; il se porte plusieurs coups vers le cœur, et, commençant à défaillir, il tâche, par un dernier effort, de se couper les deux jarrets et de s'ouvrir toutes les veines. Enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri et se jette sur un siège, où il reste presque sans vie. Le sang coulait à flots sous la porte. Sa gouvernante entend ce cri, voit ce sang; elle appelle, on vient; elle frappe à coups redoublés; on enfonce la porte. Le spectacle qui s'offre aux yeux interdit toute question. Chacun s'empresse à étancher le sang avec des mouchoirs, des linges, des bandages. On transporte le mourant sur son lit. Des gens de l'art et des officiers civils sont appelés : tandis que les uns préparent l'appareil nécessaire à tant de blessures, Chamfort, d'une voix ferme, dicte aux autres une déclaration ainsi conçue : « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison

d'arrêt; déclare que, si, par violence, on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. » Il signa cette déclaration romaine et, sans daigner s'apercevoir que la pièce voisine du cabinet où était son lit se remplissait de gens envoyés près de lui par la section, il continua de s'expliquer librement sur les motifs de l'action qu'il venait de commettre.

Ma femme, qu'on était venu avertir, accourut chez lui tout en larmes : « Ma chère amie, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, vous voyez à quoi sont réduits les patriotes. Je plains votre cher mari, je vous plains. Pour moi, tout est dit; je n'ai à me reprocher que d'avoir vécu. » J'arrivai peu de temps après : je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son col étaient enveloppés de linges sanglants; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restais debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il, en me serrant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous! Voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main : on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mit à me raconter comment il s'était *perforé* l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuité* le col au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur : « Enfin, ajoutait-il, je me suis souvenu de Sénèque, et en l'honneur de Sénèque j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises. Mais je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal horrible, et me voilà

encore. Mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

En ce moment le gendarme qui avait conduit ses camarades d'infortune entra dans la pièce voisine. Chamfort reconnut sa voix et me pria de l'appeler. « Eh bien ! lui dit-il, où les avez-vous menés? — Au Luxembourg, citoyen. — Au Luxembourg ! Ah ! ah ! je croyais qu'il fallait retourner aux Madelonnettes, que j'ai en horreur; si j'avais su que ce fût au Luxembourg, je ne me serais peut-être pas tué. Mais, au reste, j'ai toujours eu raison de faire ce que j'ai fait. »

Cependant les officiers de la section, le juge de paix et les commissaires avaient fini leurs opérations, et voulaient placer près du malade quatre *sans-culottes* qu'il fallait payer. Chamfort leur dit qu'il ne méritait pas tant d'honneur, que deux seraient assez pour ses besoins et beaucoup trop pour sa fortune. Alors entra dans la chambre, au milieu de tout le monde, un homme bizarre, qui passe pour être fort savant en grec, mais pour ignorer beaucoup d'autres choses, et pour qui, après la mort funeste de Carra et la démission de Chamfort[1], on avait rétabli la place unique de bibliothécaire. Il avait appris cet accident et venait s'assurer du fait. « Mais, dit-il, M. de Chamfort n'a donc pas lu mon discours contre le suicide? C'est un ouvrage qui a eu beaucoup de succès. » Le voilà qui fait, sans qu'on l'en prie, tout l'extrait de son discours. Personne ne lui répondant un mot, il partit sans s'informer de l'état du malade, sans témoigner pour lui le moindre intérêt. Les personnes qui étaient là se retirèrent. Chamfort s'était assoupi. Je sortis en le recommandant aux soins des deux gardes qu'on lui avait laissés, et tâchant de

1. A son retour des Madelonnettes, Chamfort crut apaiser ses persécuteurs en donnant sa démission. Sa place fut offerte à l'honnête Ducis, qui la refusa quoique pauvre, parce qu'il trouvait, avec raison, indigne d'un homme de lettres de l'accepter en de telles circonstances.

donner à sa gouvernante, qui avait presque perdu la tête, une espérance que je n'avais pas.

On n'en eut aucune pendant plusieurs jours. Il souffrait beaucoup de ses plaies, mais sans se plaindre, et soutenait toujours qu'il n'en reviendrait pas. Les gardes, qui se tenaient sans cesse auprès de lui, ne l'empêchaient pas de parler librement. Un de ses amis lui reprochait avec tendresse d'avoir tenté de se donner la mort. « Je pouvais me tuer en sûreté, répondit-il, je ne risquais pas du moins d'être jeté à la voirie du Panthéon. » C'était ainsi qu'il l'appelait depuis l'apothéose de Marat. Il demandait les nouvelles, se faisait lire les journaux du soir; s'expliquait sans ménagements sur les événements et sur les séances, et concluait assez ordinairement de ce qu'il venait d'entendre qu'il avait fort bien fait de se tuer. Mais, la crise de la suppuration étant passée, le médecin qui le traitait, répondit de sa vie. En effet, les progrès de la guérison furent très rapides : quoique son œil blessé fût le moins mauvais des deux, et qu'il l'eût presque entièrement perdu, il commença bientôt à pouvoir lire et même à faire des vers. Il s'amusait à traduire des épigrammes de l'*Anthologie*. J'en ai entendu plusieurs, dont le tour était fort heureux. Il n'y en avait aucune dans ce que j'ai retrouvé de ses papiers.

Au bout d'une vingtaine de jours, il fut en état de se lever et même de sortir. Il avait obtenu qu'on lui retirât un de ses gardes; il parut un soir chez moi avec l'autre. Prévenus le matin de sa visite, nous avions réuni quelques amis. « Permettez, dit-il en entrant, que je vous présente mon *sans-culotte*, qui est beaucoup moins sans culotte que moi ! » C'était, effectivement, un grand homme assez bien vêtu et de fort bonne mine, ayant l'air de quelque ancien valet de chambre de grand seigneur; mais n'importe, il était un des sans-culottes de la section Le Peletier, c'est-à-dire un de ceux que les chefs de la tyrannie populaire enrôlaient sous ce titre dans chaque section pour aller chez ce qu'ils appelaient les riches s'établir à ne rien faire que se chauffer, manger, dormir et recevoir cent sous par jour: corruption d'un nouveau genre exercée sur la classe active

du peuple par des gens qui lui promettent sans cesse tous les biens de la classe oisive, commençant par lui en donner tous les vices.

Les hommes qui haïssaient le plus Chamfort, les amis les plus forcenés du régime dont il s'était déclaré si ouvertement l'ennemi, n'auraient pu le voir sans en être touchés, l'œil couvert d'une bande noire, presque totalement privé de la vue, les jambes encore affaiblies et douloureuses, proscrit par ceux qui se disaient les amis du peuple, et portant sur toute sa personne des traces de l'effort courageux mais inutile qu'il avait fait pour leur échapper. Son ton était simple, sans jactance ni sans amertume. Les tendres soins qu'il avait reçus de l'amitié semblaient avoir adouci l'idée du besoin qu'il en avait eu. Quelqu'un lui exprimait le plaisir de le voir revenir à la vie. « Ce n'est point à la vie, répondit-il, que je suis revenu, c'est à mes amis. » Ce qui se passait alors tous les jours n'autorisait que trop cette distinction aussi juste que touchante. Il en était profondément affecté. Il disait au sensible Colchen, qui le félicitait d'être échappé à ses propres coups : « Ah ! mon ami ! les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'idée de me recommencer. »

Il n'avait qu'à se louer de l'honnête homme qu'on avait placé près de lui. « Ils ont voulu, disait-il, me donner un garde, et c'est un guide qu'ils m'ont donné. » Mais c'était pour lui une charge très onéreuse ; il obtint enfin d'en être délivré.

Ses forces commençaient à peine à revenir qu'il s'occupa de quitter son logement de la Bibliothèque. Il en était vivement pressé par son successeur, qui, ayant déjà plus d'appartements qu'il n'en eût fallu à deux hommes de lettres, convoitait encore celui-là. Chamfort, obligé par la perte presque totale de ses moyens d'existence et par les frais considérables de sa détention et de son traitement, à regarder de très près à sa dépense, prit un petit entresol composé d'une seule pièce, rue de Chabanais, où il s'établit, avec ce qui lui restait de ses livres, seul, sans domestique, et simplement servi par une femme de ménage. Il reprit peu à

peu quelques-unes de ses habitudes : la plus douce était d'aller voir presque chaque jour le très petit nombre d'amis qui lui avoient témoigné un intérêt constant dans son malheur. Il prit la ferme résolution de renoncer à ce qu'on appelle la société et de se concentrer dans ce petit cercle. Il fit avec quelques-uns d'eux des projets de travaux littéraires, et ce fut presque uniquement pour l'occuper d'une manière utile que fut conçu le plan du journal intitulé *la Décade philosophique.*

Il éprouvait dans sa santé une révolution heureuse. Il lui était resté jusqu'alors de fortes traces de ses anciennes infirmités : une humeur dartreuse se jetait tantôt sur ses yeux, tantôt sur ses oreilles; il ressentait souvent des crispations d'estomac et des douleurs de vessie qui venaient de la même cause, et son teint était habituellement celui d'un malade. Les plaies cruelles et nombreuses qu'il s'était faites furent pour cette humeur un cautère violent : tandis qu'il en resta encore d'ouvertes, il se porta mieux et se sentit plus fort de jour en jour; son teint devint net et coloré; il prit même une apparence d'embonpoint. « Je me trouve, disait-il, plus vivace que jamais. C'est bien dommage que je ne me soucie plus de vivre. » Mais en fermant ses dernières plaies on devait lui ouvrir un cautère; on négligea cette précaution, et il ne tarda pas à s'en ressentir. Il perdit tout à coup l'appétit, le sommeil, l'activité; bientôt l'humeur se porta, comme il arrive toujours, vers la partie la plus faible : il éprouva des douleurs de vessie si violentes que, dès le premier jour, il fut hors d'état de marcher. Le lendemain, l'inflammation et la douleur augmentèrent prodigieusement. Ses amis, effrayés, appelèrent l'habile chirurgien Dessault, qui malheureusement, ne connaissant point assez son tempérament, se trompa sur la nature du mal. Il le traita par des topiques et des cataplasmes émollients. Le gonflement et les souffrances allaient toujours croissant. On se détermina enfin à une opération qui, faite plus tôt, l'eût peut-être sauvé. L'humeur sortit en abondance, et le malade se sentit soulagé; mais elle remonta dans la nuit; il eut un évanouissement très long. Le lendemain

matin, une seconde crise, plus longue que la première, épuisa ses forces, et il expira le 24 germinal de l'an II de la République, non pas *sur un grabat,* comme le dit alors durement un journaliste, mais dans le très modeste asile où ses malheurs l'avaient relégué ; du reste, ne manquant d'aucun des objets ni des soins que son état exigeait et entouré jusqu'à la fin de quelques fidèles amis.

La tyrannie dont il mourait victime était alors si puissante et la terreur si générale que ce fut un acte de courage de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Un très petit nombre d'hommes furent jugés dignes d'y être invités : la plupart s'y rendirent, et, malgré l'usage plus barbare que philosophique qui privait les funérailles de tout appareil, cette triste cérémonie ne fut ni sans honneur ni sans larmes...

GINGUENÉ.





MAXIMES ET PENSÉES

MORALES

Maximes générales.

Les maximes, les axiomes, sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui

donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences, qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire, car il a fallu rapprocher et observer des rapports; mais le grand naturaliste, l'homme de génie, voit que la nature prodigue des êtres individuellement différens, et voit l'insuffisance des divisions et des classes, qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux. On peut les associer : c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts.

Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre, Lucien, Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc.; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connoissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux

loin de ce qui les offense et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

Veut-on avoir une preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc.? Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poëtes, aient lancé plus de traits satiriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes? Cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses? cela a-t-il fait supprimer la place de Chérin?

La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures, et finissant par tout manger.

C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes?

Dans les choses, tout est *affaires mêlées;* dans

les hommes, tout est *pièces de rapport*. Au moral et au physique, tout est mixte : rien n'est un, rien n'est pur.

Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques, comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On diroit qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

Le monde physique paroît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan ; mais le monde moral paroît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves ressemblent à cet homme qui disoit : « J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil. »

Dans les grandes choses, les hommes se mon-

trent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

La sottise ne seroit pas tout à fait la sottise si elle ne craignoit pas l'esprit. Le vice ne seroit pas tout à fait le vice s'il ne haïssoit pas la vertu.

La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sentimens et d'idées le plus nécessaire à son repos.

Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feroient croire qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfans qui courent après un masque et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures; c'est un palliatif : la mort est le remède.

Amour, folie aimable; ambition, sottise sérieuse.





Allégorie.

C'EST une jolie allégorie que celle qui représente Minerve, la déesse de la sagesse, rejetant la flûte quand elle s'aperçoit que cet instrument ne lui sied pas*[1].

* C'est une jolie allégorie que celle qui fait sortir les songes vrais par la porte de corne, et les songes faux, c'est-à-dire les illusions agréables, par la porte d'ivoire.

Ambition.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

L'ambitieux qui a manqué son objet et qui vit dans le désespoir me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

---

1. L'astérisque joint aux pensées indique qu'elles sont inédites.

Amitié.

L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits sous l'air et le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnoit dans une hostie.

Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agrémens. Ce sont de beaux fruits qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et

qui dans la serre chaude n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles

Je conserve pour M. de la B... le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

L'amitié délicate et vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M... et moi avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu et que je pouvois seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avoit pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette circonstance, s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie étoit empoisonné pour jamais.

Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas! je possède trois tombeaux!

On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous à en médire », il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'égalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourroient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentimens que leur inspiroit tel ou tel homme d'un rang supérieur, qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvoit être pour eux une source de douceurs et de consolations. Chacun d'eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : « Je hais la grandeur qui m'a fait fuir ce que j'aimois, ou ce que j'aurois aimé. »

La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste.

Il afflige ses amis en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas, et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devoit être leur consolateur, et qu'ils auroient choisi s'ils n'étoient pas humiliés en sa présence.

La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

* Un homme d'esprit disoit de M..., son ancien ami, qui étoit revenu à lui dans la prospérité : « Non-seulement il veut que ses amis soient heureux, mais il l'exige. »

Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connoître l'amitié.

Amour.

Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parens, etc., les deux amans sont l'un à l'autre *de par la nature ;* qu'ils s'appar-

tiennent de *droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affoibli qui peut à peine se traîner.

L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très-aimable*. Mais si je ne veux pas l'aimer? Il vaudroit mieux dire : *Elle est très-aimante,* parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes; cela peut s'appliquer aussi à la galanterie.

Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourroit bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit. Eh! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu et nous donne ce que nous n'avons pas ?

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur.

Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles : on diroit qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose : il ressemble à ces rois qui ne reconnoissent de grandeur que celles qu'ils ont faites

L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versa*. En seroit-il des sentimens du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

En amour, tout est vrai, tout est faux, et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

Un homme amoureux qui plaint l'homme raisonnable me paroît ressembler à un homme qui lit

des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

L'amour est un sentiment qui, pour paroître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

Toutes les fois que je vois de l'engouement dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

En fait de sentimens, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui l'on fait banqueroute qui est déshonorée.

J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange

du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneroient ce dernier marché s'il pouvoit conduire à l'autre.

Un amant de la duchesse d'Olonne, la voyant faire des coquetteries à son mari, sortit en disant : « Parbleu! il faut être bien coquine; celui-là est trop fort. »

M. le dauphin père du roi (Louis XVI) aimoit passionnément sa première femme, qui étoit rousse et qui avoit le désagrément attaché à cette couleur. Il fut longtemps sans aimer la seconde dauphine, et en donnoit pour raison qu'elle ne sentoit pas la femme. Il croyoit que cette odeur étoit celle du sexe.

M. de***, amoureux passionné, après avoir vécu plusieurs années dans l'indifférence, disoit à ses amis, qui le plaisantoient sur sa vieillesse prématurée : « Vous prenez mal votre temps : j'étois bien vieux il y a quelques années, mais je suis bien jeune à présent. »

* Un homme, attaquant une femme sans être prêt, lui dit : « Madame, s'il vous étoit égal d'avoir encore un quart d'heure de vertu? »

* L'amour, dit Plutarque, fait taire les autres passions : c'est le dictateur devant qui tous les autres pouvoirs s'évanouissent.

* M..., entendant prêcher contre l'amour moral, à cause des mauvais effets de l'imagination, disoit : « Pour moi, je ne le crains pas. Quand une femme me convient et qu'elle me rend heureux, je me livre aux sentimens qu'elle m'inspire, me réservant de n'être pas sa dupe si elle ne me convient. Mon imagination est le tapissier que j'envoie meubler mon appartement quand je vois que j'y serai bien logé ; sinon, je ne lui donne aucun ordre, et voilà les frais d'un mémoire épargnés. »

* M. de L... m'a dit qu'au moment où il apprit l'infidélité de Mme de B..., il sentit au milieu de son chagrin qu'il n'aimeroit plus, et sentit que l'amour disparoissoit pour jamais, comme un homme qui, dans un champ, entend le bruit d'une perdrix qui lève et qui s'envole.

* Vous vous étonnez que M. de L... voie Mme de D...? Mais, Monsieur, M. de L... est amoureux, je crois, de Mme de D..., et vous savez qu'une femme a souvent été la nuance intermédiaire qui associe plutôt qu'elle n'assortit deux couleurs tranchantes et opposées.

Bienfaisance, Bienfait, Bienfaiteur.

On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait, comme, entre deux amans, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'ennoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs ressemble à la reconnoissance qu'on a pour les arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du bien, qu'ils vous ont délivré d'un mal; mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée, et on ne les aime guère avec tendresse.

Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique, ou un os de mort : il faut l'enchâsser ou le fouler aux pieds.

La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être

cachés, après vous avoir fait du bien s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *et se cupit ante videri.*

Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si cadens adoraveris me.*

Quand j'ai fait quelque bien et qu'on vient à le savoir, je me crois puni au lieu de me croire récompensé.

La plupart des bienfaiteurs ressemblent à ces généraux maladroits qui prennent la ville et qui laissent la citadelle.

Il y a une sorte de reconnoissance basse.

* On a comparé les bienfaiteurs maladroits à la chèvre qui se laisse traire et qui, par étourderie, renverse d'un coup de pied la jatte qu'elle a remplie de son lait.

Bonheur.

Il faudroit pouvoir unir les contraires : l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la

gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

Robinson dans son île, privé de tout et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs momens de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvu de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paroissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage ; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela. »

Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens; mais il paroît qu'il accroît les plaisirs *relatifs*, et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendoient le plus agréable.

Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

Les prétentions sont une source de peines, et

l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse, les prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir ou ne pas réussir auprès des femmes, il s'expose à des inconvéniens et même à des affronts; il devient nul, dès lors plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseilloit Boileau par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose?* il se fût épargné bien des tourmens, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations ; si elle marque de plus les secondes, nouvelle cause d'inégalité; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

« Le bonheur, disoit M..., n'est pas chose aisée : il est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. »

Tout est également vain dans les hommes, leurs joies et leurs chagrins; mais il vaut mieux que la bulle de savon soit d'or ou d'azur que noire ou grisâtre.

* Son imagination fait naître une illusion au moment où il vient d'en perdre une, semblable à ces rosiers qui produisent des roses dans toutes les saisons.

Bonté.

Un homme sans élévation ne sauroit avoir de bonté; il ne peut avoir que de la bonhomie.

Calomnie.

Un homme sage en même temps qu'honnête se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscience la prudence qui devine et prévient la calomnie.

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun

mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

Caractère.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose.

On a trouvé le *Moi!* de Médée sublime; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidens de la vie est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

Quand un homme s'est élevé, par son caractère, au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens, le décrient et l'évitent avec soin. Il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que par un effet de ses principes ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble : l'amour-propre d'un cœur généreux est en quelque sorte l'égoïsme d'un grand caractère.

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère : quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

Il faut savoir faire les folies que nous demande notre caractère.

On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité pour échapper au danger d'être peint.

Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps; mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés en quelque sorte par tous leurs points de contact.

Tel homme a été craint pour ses talens, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît!

Les gens foibles sont les troupes légères de l'armée des méchans. Ils font plus de mal que l'armée même : ils infestent et ils ravagent.

Il n'est pas rare de voir des âmes foibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

L'entêtement représente le *caractère* à peu près comme le tempérament représente l'*amour.*

On s'effraye des partis violens, mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

Célébrité, Gloire.

Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux, sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité! en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Berecillo, qui dévoroit les Indiens de Saint-Domingue et qui avoit la paye de trois soldats!

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé et pour ainsi dire malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes, nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disoit au collége pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfans pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

L'amour de la gloire, une vertu! Étrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulans l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même! Titus seroit-il Titus s'il avoit eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin?

La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune, c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou à souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou

dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connoissez pas.

Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité. Celui qui se fait connoître par quelque talent ou quelque vertu se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes et pesez les deux forces.

On ne connoît pas du tout l'homme qu'on ne connoît pas très-bien ; mais peu d'hommes méritent qu'on les étudie. De là vient que l'homme d'un vrai mérite doit avoir en général peu d'empressement d'être connu ; il sait que peu de gens peuvent l'apprécier, que dans ce petit nombre chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs et usés qu'on lui accorde

quand on soupçonne son existence, le mérite ne sauroit en être flatté.

Confession de Chamfort[1].

Ma vie entière est un tissu de contrastes apparens avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connoît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusions; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités même lui sont quelquefois inu-

---

1. Nous avons donné ce titre à un certain nombre de pensées d'un caractère autobiographique prononcé.

tiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

L'indécision, l'anxiété, sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

Quand j'étois jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la société et dans les plaisirs quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchoit l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommoit de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existoient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très-vif chez moi et a remplacé tout le reste ; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paroît qu'un délateur, né pour troubler mon repos.

J'éprouve en le détruisant la joie de triompher d'un ennemi. Ce sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenois aux hommes.

En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que *qui quitte la partie la gagne.*

Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi; je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous contois trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête et que cela appartient à la meilleure compagnie.

L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse, et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrois volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza voi ch' entrate.

Je n'étudie que ce qui me plaît; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres;

le temps amènera ou n'amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier et d'avoir obéi à ma pensée et à mon caractère.

J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

J'ai à me plaindre des choses très-certainement, et peut-être des hommes; mais je me tais sur ceux-ci, je ne me plains que des choses, et, si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter le poids des choses.

La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

* M... disoit que ce qu'il aimoit par-dessus tout, c'étoit paix, silence, obscurité. On lui répondit : *C'est la chambre d'un malade.*

Conscience.

Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser sans donner l'idée d'un homme

vil, si le mépris ne paroît s'adresser qu'à son extérieur ; mais ce même mendiant qui laisseroit insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

La conviction est la conscience de l'esprit.

Conversation.

Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

* On disoit à M..., homme brillant dans la société : « Vous n'avez pas fait grande dépense d'esprit hier soir avec MM... » Il répondit : « Souvenez-vous du proverbe hollandois : *Sans petite monnoie, point d'économie.* »

Dettes.

Les Hollandois n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes; ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens s'il est pauvre, et de ses héritiers s'il est riche.

De l'Éducation.

On ne cesse d'écrire sur l'éducation, et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses; quelques méthodes utiles ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plus tôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrée par le sceau de l'autorité sacrée, publique ou législative, par conséquent à lui en inspirer le mépris?

Ce seroit une chose curieuse qu'un livre qui indiqueroit toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité du rang, les préjugés populaires de toute

espèce. On verroit que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

Ennemis.

Il y a une sorte d'indulgence pour ses ennemis qui paroît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paroît ridicule par la sienne ; il me paroît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet ; eh bien ! je ne suis point encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

Esprit, Plaisanterie, Rire.

En France, tout le monde paroît avoir de l'es-

prit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

Il y a entre l'homme d'esprit méchant par caractère et l'homme d'esprit bon et honnête la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société ; c'est par elle qu'on évite de se compromettre ; c'est par elle qu'on met tout en sa place sans sortir de la sienne ; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier

cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie que le plaisant et le railleur doivent être garans du succès de leurs plaisanteries à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant, alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

Sentir fait penser. On en convient assez aisément ; on convient moins que penser fasse sentir, mais ce n'est guère moins vrai.

Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il étoit persiflé par deux mauvais plaisans, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot ni bête ; je suis entre deux. »

La plus perdue de toutes les journées est celle où on n'a pas ri.

*Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard ; deux plumes ajoutées à ce bois font une flèche.

Fatuité.

Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

Les Femmes.

A mesure que la philosophie fait des progrès,

la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femme de qualité ou fille ; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice.

Les femmes d'un état mitoyen qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde n'ont ni le bonheur de la nature ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'ai connues.

Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

« Il me semble, disoit M. de *** à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment ni au mérite. »

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois : celui de n'avoir point d'amis ; mais heureusement, elles ne sentent pas

ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

Les femmes ont des fantaisies, des engouemens, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos foiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans, je dis même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité ; et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome : *Qui prouve trop ne prouve rien.*

Mme de *** a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande ten-

dresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent les scandales se donnent par respect humain.

Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra parce qu'il y avoit, disoit-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

Le temps a fait succéder, dans la galanterie, le piquant du scandale au piquant du mystère.

Les naturalistes disent que dans toutes les espèces animales la dégénération commence par les femelles : les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation dans la société civilisée.

Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres, et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs et même dans les peines attachés à ce délicieux sentiment.

Une laide impérieuse et qui veut plaire est

un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté est supérieure à son sexe ; celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe ; mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe.

Il paroît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il falloit une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfans.

M. de Pl..., étant en Angleterre, vouloit engager une jeune Angloise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu'on lui dit, et, d'un air fort tranquille : « Que voulez-vous? dit-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre. »

Une femme laide qui se pare pour se trouver avec de jeunes et jolies femmes fait, en son genre, ce que font, dans une discussion, les gens qui

craignent d'avoir le dessous : ils s'efforcent de changer habilement l'état de la question. Il s'agissoit de savoir quelle étoit la plus belle : la laide veut qu'on demande quelle est la plus riche.

Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

Il est plaisant que le mot *connoître une femme* veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature, comme si on ne connoissoit point une femme sans

cela. Si les patriarches avoient fait cette découverte, ils étoient plus avancés qu'on ne croit.

Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

Il y a telle fille qui trouve à se vendre et ne trouveroit pas à se donner.

Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible; aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer : vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur.

Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier.

Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus, qui entre

hommes sont gênans ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

On dit communément : « La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a », ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

L'indécence, le défaut de pudeur, sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit comme dans celle qui s'abstient.

J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : « Les enfans des hommes », et, quand il s'agit de sottises ou de foiblesses, il dit : « Les enfans des femmes. »

On seroit trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenoit le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principale-

ment leur vanité, seroit un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

« Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connoît point les femmes, » me disoit gravement un homme grand admirateur de la sienne, qui le trompoit.

Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

Quelques hommes avoient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite ; mais le mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchoient pas d'eux. Le mariage, la galanterie, sont une sorte de

conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

* Une femme n'est rien par elle-même ; elle est ce qu'elle paroît à l'homme qui s'en occupe : voilà pourquoi elle est si furieuse contre ceux à qui elle ne paroît pas ce qu'elle voudroit paroître. Elle y perd son existence. L'homme en est moins blessé parce qu'il reste ce qu'il est.

Fortune.

Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi : il y a du ragoût.

La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.

Vous demandez comment on fait fortune ? Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle le jour où il y a foule, comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant ! Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du

peuple. Il appelle faire fortune *se pousser. Mon fils, mon neveu, se poussera.* Les honnêtes gens disent : *s'avancer, avancer, arriver,* termes adoucis qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

Celui-là fait plus pour un hydropique qui le guérit de la soif que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

La fortune et le costume qui l'entoure font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères ; mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués, et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

La pauvreté met le crime au rabais.

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent ouï dire même à des gens d'esprit; mais il est bien plus vrai qu'il y a des doses d'esprit et d'habileté à qui la fortune ne sauroit échapper, quand bien même celui qui les a posséderoit l'honnêteté la plus pure, obs acle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune et vive avec de la canaille.

Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connoître aussi bien que le pauvre la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où le premier plaçoit une jouissance, le second se consoloit par une réflexion.

*Il avoit, par grandeur d'âme, fait quelques pas

vers la fortune, et par grandeur d'âme il la méprisa.

Frères.

La concorde des frères est si rare que la fable ne cite que deux frères amis, et elle suppose qu'ils ne se voyoient jamais, puisqu'ils passoient tour à tour de la terre aux champs Élysées, ce qui ne laissoit pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

Fripons.

Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

Générosité.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Habileté.

L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

Honneur.

C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur,* renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvéniens, et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que l'*honneur* restoit dans son intégrité à tout homme qui n'avoit point été repris de justice. Autrefois, ce mot étoit une source d'équivoques et de contestations; à présent, rien de plus clair : un homme a-t-il été mis au carcan? n'y a-t-il pas été mis? Voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc...; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

Légalité.

Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

Mariage.

L'état de mari a cela de fâcheux que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M. *** disoit à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

Le divorce est si naturel que dans plusieurs maisons il couche toutes les nuits entre deux époux.

Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbé, ou un crapuleux, ou un impuissant.

La pire des mésalliances est celle du cœur.

Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvéniens... Il faut préférer celui dont les inconvéniens ne sont pas sans remède.

En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agrémens; mais, en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusans que l'histoire.

L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié; il oublioit quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une

espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mlle ***, jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenoit l'avantage de devenir l'épouse de M. ***, vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

Un homme connu pour avoir fermé les yeux sur les désordres de sa femme, et qui en avoit tiré parti plusieurs fois pour sa fortune, montroit le plus grand chagrin de sa mort, et me dit gravement : « Je puis dire ce que Louis XIV disoit à la mort de Marie-Thérèse : « Voilà le premier chagrin « qu'elle m'ait jamais donné. »

M. D... avoit refusé les avances d'une jolie femme. Son mari le prit en haine comme s'il les eût acceptées, et on rioit de M. D..., qui disoit :

« Morbleu! s'il savoit du moins combien il est plaisant! »

Une jolie femme dont l'amant étoit maussade et avoit des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. »

Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! fut le texte que prit le prédicateur au mariage de d'Aubigné, âgé de soixante-dix ans, et d'une jeune personne de dix-sept.

A propos d'une fille qui avoit fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, Mme de L... disoit : « Si j'étois une catin, je serois encore une fort honnête femme, car je ne voudrois point prendre pour amant un homme qui seroit capable de m'épouser. »

M. de La Reynière devoit épouser Mlle de Jarente, jeune et aimable. Il revenoit de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendoit, et disoit à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas, en effet, que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. »

L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions; le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

* M..., vieux célibataire, disoit plaisamment que le mariage est un état trop parfait pour l'imperfection de l'homme.

* Mme de Fourq... disoit à une demoiselle de compagnie qu'elle avoit : « Vous n'êtes jamais au fait des choses qu'il y a à me dire sur les circonstances où je me trouve, de ce qui convient à mon caractère, etc., par exemple dans tel temps il est très-vraisemblable que je perdrai mon mari. J'en serai inconsolable. Alors il faudra me dire, etc... »

* M. d'Osmond jouoit dans une société deux ou trois jours après la mort de sa femme, morte en province. « Mais, d'Osmond, lui dit quelqu'un, il n'est pas décent que tu joues le lendemain de la mort de ta femme. — Oh! dit-il, la nouvelle ne m'en a pas encore été notifiée. — C'est égal, cela n'est pas bien. — Oh! oh! dit-il, je ne fais que carotter. »

* « Un homme de lettres, disoit Diderot, peut avoir une maîtresse qui fasse des livres; mais il faut que sa femme fasse des chemises. »

Médecine et Médecins.

Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain : ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connoissent mieux les rues et qui se tirent mieux d'affaire.

A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on diroit que les hommes ont imaginé ces tristes asiles non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés troubleroient les jouissances.

La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres : *un Pérou.*

Un médecin disoit : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien. »

*Un médecin avoit conseillé un cautère à M. de***. Celui-ci n'en voulut point. Quelques mois se passèrent, et la santé du malade revint. Le médecin, qui le rencontra et le vit mieux portant, lui demanda quel remède il avoit fait. « Aucun, lui dit le

malade. J'ai fait bonne chère tout l'été; j'ai une maîtresse, et je me suis réjoui. Mais voilà l'hiver qui approche : je crains le retour de l'humeur qui afflige mes yeux. Ne me conseillez-vous pas le cautère? — Non, lui dit gravement le médecin; vous avez une maîtresse : cela suffit. Il seroit plus sage de la quitter et de mettre un cautère; mais vous pouvez peut-être vous en passer, et je crois que ce cautère suffit. »

* Un homme d'une grande indifférence sur la vie disoit en mourant : « Le docteur Bouvard sera bien attrapé! »

Modes.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

* C'est une chose curieuse de voir l'empire de la mode. M. de La Trémoille, séparé de sa femme, qu'il n'aimoit ni n'estimoit, apprend qu'elle a la petite vérole... Il s'enferme avec elle, prend la même maladie, meurt et lui laisse une grande fortune avec le droit de convoler.

Modestie.

* Il y a une modestie d'un mauvais genre, fondée sur l'ignorance, qui nuit quelquefois à certains

caractères supérieurs, qui les retient dans une sorte de médiocrité ; ce qui me rappelle le mot que disoit à déjeuner à des gens de la cour un homme d'un mérite reconnu : « Ah ! Messieurs, que je regrette le temps que j'ai perdu à apprendre combien je valois mieux que vous ! »

Mœurs, Morale, Moralistes.

Il y a entre les mœurs anciennes et les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, contrôleur général des Athéniens, et l'abbé Terray.

On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne... Voilà, je crois, toute la morale.

Pour les hommes vraiment honnêtes et qui ont de certains principes, les commandemens de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème . *Fais ce que tu voudras.*

Les philosophes reconnoissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force

et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières (la justice et la tempérance), et qu'elle supplée en quelque sorte à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers ; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offroit. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigens et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites ? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte.

Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos foiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talens et vos vertus.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

Mortalité.

On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie. En admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiendroient que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'auroit vécu que trente ans auroit échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

Nature.

De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

La nature paroît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instrumens qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

La nature ne m'a point dit : « Ne sois point

pauvre », encore moins : « Sois riche » ; mais elle me crie : « Sois indépendant. »

De l'Opinion et des Opinions.

C'est une source de plaisir et de philosophie de faire l'analyse des idées qui entrent dans les divers jugemens que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L'examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique n'est pas moins intéressant, et l'est souvent davantage.

L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

Souvent une opinion, une coutume, commence à paroître absurde dans la première jeunesse, et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paroît moins absurde. En faudroit-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules ? On seroit porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avoient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnoître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous nous paroît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paroît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre.

Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auroient le moyen de bien jouer, si le goût du public étoit bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme foibles et communes par nos descendans.

Le public ne croit point à la pureté de certaines

vertus et de certains sentimens, et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps; il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, mauvais François, cela veut dire bon citoyen qui indique certains abus monstrueux; philosophe, homme simple qui sait que deux et deux font quatre, etc.

La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui seroit condamnée avec mépris comme insoutenable dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée. Tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre; de même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre des partis différens: dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

Les idées du public ne sauroient manquer d'être presque toujours viles et basses. Comme il ne lui revient guère que des scandales et des actions d'une indécence marquée, il teint de ces mêmes couleurs presque tous les faits ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison, même de la plus noble espèce, entre un grand seigneur et un homme de mérite, entre un homme en place et un particulier, il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur et un client ; dans le second, que du manége et de l'espionnage souvent. Dans un acte de générosité mêlé de circonstances nobles et intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un habile homme par une dupe ; dans le fait qui donne de la publicité à une passion quelquefois très-intéressante d'une femme honnête et d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du catinisme ou du libertinage : c'est que ses jugemens sont déterminés d'avance par un grand nombre de cas où il a dû condamner et mépriser. Il résulte de ces observations que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

* Les conquérans passeront toujours pour les premiers des hommes, comme on dira toujours que le lion est le roi des animaux.

* Le public ne croit point à la pureté de certaines vertus et de certains sentimens, et en général le public ne peut guère *s'élever qu'à des idées basses.*

Paris.

Les vieillards, dans les capitales, sont plus corrompus que les jeunes gens. C'est là que la pourriture vient à la suite de la maturité.

Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu !

Paris, ville d'amusemens, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitans meurent de chagrin.

On pourroit appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse pour définir l'enfer : *l'endroit où il pue et où l'on n'aime point.*

Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : « Il pouvoit

naître de plus grands malheurs encore de la suite de combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées. »

Si l'on avoit dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siècles il y auroit des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées se trouveroient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, auroit-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se seroit-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

* M..., ayant voyagé en Sicile, combattoit le préjugé où l'on est que l'intérieur des terres est rempli de voleurs. Pour le prouver, il ajoutoit que partout où il avoit été on lui avoit dit : « Les brigands sont ailleurs. » M. de B..., misanthrope gai, lui dit : « Voilà, par exemple, ce qu'on ne vous diroit pas à Paris. »

* On sait qu'il y a dans Paris des voleurs connus de la police, presque avoués par elle et qui sont à ses ordres, s'ils ne sont pas les délateurs de leurs camarades. Un jour, le lieutenant de police en

manda quelques-uns et leur dit : « Il a été volé tel effet, tel jour, en tel quartier. — Monsieur, à quelle heure ? — A deux heures après midi. — Monsieur, ce n'est pas nous, nous ne pouvons en répondre ; il faut que cela ait été volé par des *forains*. »

* M... disoit plaisamment qu'à Paris chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police, comme Pope dit que les poëtes nourrissent les critiques et les journalistes.

Passions.

La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice ; mais elle est pour le moins autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourmens qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvéniens, elles auroient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme ; la sagesse le fait seulement *durer*.

Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison pour seule ressource.

C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre, comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

* « Il étoit passionné et se croyoit sage; j'étois folle, mais je m'en doutois, et, sous ce point de vue, j'étois plus près que lui de la sagesse. »

Proverbes.

Chi manga facili, caga diavoli.
— *Il pastor romano non vuole pecora senza lana.*

— Il n'est vertu que pauvreté ne gâte.

— Ce n'est pas la faute du chat quand il prend le dîner de la servante.

* C'est un proverbe turc que ce beau mot : « O malheur! je te rends grâces si tu es seul ! »

* Les Italiens disent : *Sotto umbilico ne religione ne verità.*

Providence.

Quelqu'un disoit que la Providence étoit le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

* Pour justifier la Providence, saint Augustin dit qu'elle laisse le méchant sur la terre pour qu'il devienne bon, ou que le bon devienne meilleur par lui.

Philosophes et Philosophie.

En voyant Bacon, dans le commencement du XVIe siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Bayle, Locke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César,

maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es ; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

Un homme d'esprit prétendoit, devant des millionnaires, qu'on pouvoit être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchoit la cause de cette aigreur de la part de gens qui avoient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin : c'est que par là il leur faisoit entrevoir qu'il n'étoit pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions

en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe : il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

J'ai vu des hommes qui n'étoient doués que d'une raison simple et droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit ; et cette raison simple avoit suffi pour leur faire mettre à leur place les vanités et les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des femmes à peu près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avoit mises au niveau des mêmes idées. Il suit de ces deux observations que ceux qui mettent un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la dernière classe de notre espèce.

Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions, et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

Qu'est-ce qu'un philosophe? C'est un homme

qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à .l'opinion et son jugement à l'erreur.

« N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux? » disoit Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvoit trouver l'exorde d'une harangue qu'il avoit commencée. On pourroit dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : « N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux? »

J'ai lu dans je ne sais quel voyageur que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait et avoient de meilleur à faire.

Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de

la société; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc..., sans quoi on restera dans la médiocrité.

Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudroit éteindre son feu.

La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connoissance des hommes; il faut, pour les connoître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art.

Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse étoit la crainte de Dieu; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

Si Diogène vivoit de nos jours, il faudroit que sa lanterne fût une lanterne sourde.

Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avoient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se seroit corrompu par lui-même, par projet; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses et très-éclairés, n'être ni corrompus ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique, et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractère, car, s'il étoit né avec du caractère, il auroit senti le besoin de se créer des principes.

Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse.

N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié et qui sembloient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine? La gloire de Bayle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feroient lever les épaules à un paysan du Gâtinois doué d'un grand sens naturel; celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre ni croire entendre ce qu'on n'entend pas; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feroient fuir avec mépris un sauvage du Canada ; celle de Montesquieu et de quelques auteurs avant lui, d'avoir, en respectant une foule de préjugés misérables, laissé entrevoir que les gouvernans sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernans. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels?

L'honnête homme détrompé de toutes les illusions est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne sau-

roit être pédant, ne mettant d'importance à rien; il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain; il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux : c'est un homme qui d'un endroit éclairé voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard; il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce seroit que l'homme sans sa raison : c'étoit un mal nécessaire.

Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique étoit si bien la partie essentielle de leur philosophie que plusieurs furent mis à la tête des écoles sans avoir rien écrit. Ce fut le cas pour Xénocrate,

Polémon, Heusippe, etc... Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

Il est dangereux pour un philosophe attaché à un grand (si jamais les grands ont eu auprès d'eux un philosophe) de montrer tout son désintéressement : on le prendroit au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentimens, et c'est pour ainsi dire un hypocrite d'ambition.

Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde* comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot. L'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

Le philosophe se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne.

L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu ; le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire dont l'extrémité le ramène à lui : c'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

Il ne faut point s'étonner du goût de J. J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à se voir seules, à vivre isolées comme l'aigle ; mais, comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude.

Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnoient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

Les moralistes, ainsi que les femmes philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissa pudicitia, alia abnuerit,* après l'exemple de tant de femmes qu'une foiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus ? J'ai

vu Mme de L..., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir dans l'âge mûr une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres; il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

Les stoïciens sont des espèces d'inspirés qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins et ne pas se regarder vivre.

L'homme peut aspirer à la vertu; il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

Le jansénisme des chrétiens, c'est le stoïcisme des païens, dégradé de figure et mis à la portée d'une populace chrétienne, et cette secte a eu des Pascal et des Arnauld pour défenseurs.

Il y auroit une manière plaisante de prouver qu'en France les philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici : c'est qu'ils ont imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre politique et économique,

et ont donné plusieurs conseils utiles consignés dans leurs livres. Ces conseils ont été suivis par presque tous les souverains de l'Europe, presque partout, hors en France : d'où il suit que, la prospérité des étrangers augmentant leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ses abus, etc..., elle finira par être dans l'état d'infériorité relativement aux autres puissances; et c'est évidemment la faute des philosophes. On sait, à ce sujet, la réponse du duc de Toscane à un François à propos des heureuses innovations faites par lui dans ses États : « Vous me louez trop à cet égard, disoit-il; j'ai pris toutes mes idées dans vos livres françois. »

M. D... L... vint conter à M. D... un procédé horrible qu'on avoit eu pour lui, et ajoutoit : « Que feriez-vous à ma place? » Celui-ci, homme devenu indifférent à force d'avoir souffert des injustices, et égoïste par misanthropie, lui répondit froidement : « Moi, Monsieur! dans ces cas-là je soigne mon estomac, et je tiens ma langue vermeille. »

Un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la Nature*, disoit : « C'est un livre exécrable, abominable; c'est l'athéisme démontré. »

Il en est des philosophes comme des moines, dont plusieurs le sont malgré eux et enragent toute leur vie. Quelques autres prennent patience; un petit nombre enfin est heureux, se tait et ne cherche point à faire des prosélytes, tandis que ceux qui sont désespérés de leur engagement *cherchent à racoler des novices.*

La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes et presque point de spécifiques.

Je dirois volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disoit des Basques : « On dit qu'ils s'entendent; mais je n'en crois rien. »

Le philosophe qui fait tout pour la vanité a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt? Il me semble que l'un emporte des louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV qui vouloit une pension ou un gouvernement?

Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

Roman, Romanesque.

Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal, est à l'égard de l'artiste homme de génie qui s'est rendu ce beau idéal familier.

La Société, le Monde.

Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts 1° de l'humanité, 2° de l'individu, 3° de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps, et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui et malheureux par les siens mêmes, prend pour l'humanité un profond mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est que dans le monde, et surtout dans un monde choisi, tout est art, science, calcul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable.

J'ai vu des hommes dans lesquels ce qui paroissoit la grâce d'un premier mouvement étoit une combinaison, à la vérité très-prompte, mais très-fine et très-savante ; j'en ai vu associer le calcul le plus réfléchi à la naïveté apparente de l'abandon le plus étourdi : c'est le négligé savant d'une coquette, d'où l'art a banni tout ce qui ressemble à l'art. Cela est fâcheux, mais nécessaire. En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son foible et sa prise ! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avoient surpris le secret. Il paroît impossible que, dans l'état actuel de la société (je parle toujours du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son âme et les détails de son caractère, et surtout de ses foiblesses, à son meilleur ami. Mais, encore une fois, il faut porter (dans ce monde-là) le raffinement si loin qu'il ne puisse pas même y être suspect, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé comme un mauvais acteur dans une troupe d'excellens comédiens.

La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière : c'est un second édifice bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de

surprise : c'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société ; il arrive même qu'il plaît davantage si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne dans un édifice grossier et moderne.

La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent tour à tour, blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité !

Jamais le monde n'est connu par les livres. On l'a dit autrefois, mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici : c'est que cette connoissance est un résultat de mille observations fines dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses,

quoique ces petites choses soient très-importantes au succès des plus grandes affaires.

En parcourant les mémoires et les monumens du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

Il en est de la civilisation comme de la cuisine : quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science; mais, quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste... à l'application.

L'homme, dans l'état actuel de la société, me paroît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé dans l'ordre social le peu de nature qu'on y retrouve encore.

Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première consiste à suivre hardiment son caractère en acceptant avec courage les désavantages et les inconvéniens qu'il peut produire.

Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connoissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. « Ils ne le connoissent pas, disoit plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton obligés de se rendre pygmées pour entrer dans le Pandémonium.

Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature; les inconvéniens de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient

été premiers ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicules.

Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et sur les valetages dont ils ont été témoins, et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irrémédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurois que, si les singes avoient le talent des perroquets, on en feroit volontiers des ministres.

Qu'importe de paroître avoir moins de foiblesses qu'un autre et donner aux hommes moins de prise sur vous ? Il suffit qu'il y en ait une et qu'elle soit connue. Il faudroit être un Achille sans *talon,* et c'est ce qui paroît impossible.

Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés qu'ils se croient en société.

La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

On donne des repas de dix louis ou de vingt à

des gens en faveur de chacun desquels on ne donneroit pas un petit écu pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

Que trouve un jeune homme en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'honorer, le gouverner, le conseiller; je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère et d'après sa position, qu'il connoît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais, s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes; s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protége, qu'on veut le gouverner; s'il est l'instrument de gens qui s'en emparent, on le trouve charmant, et c'est, comme on dit, le meilleur enfant du monde.

J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre. Étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier ou pour la simarre même! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

M... me disoit que j'avois un grand malheur : c'étoit de ne pas me faire à la toute-puissance des sots. Il avoit raison, et j'ai vu qu'en entrant dans le monde un sot avoit de grands avantages : celui de se trouver parmi ses pairs. C'est comme frère Lourdis dans le temple de la Sottise :

Tout lui plaisoit, et même, en arrivant,
Il crut encore être dans son couvent.

Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible, car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse, ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finiroit par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paroît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être ; leur commerce est quelquefois supportable. Il y en a d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui ; ceux-là sont insupportables : c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très-aimable.* Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de foiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit ; que l'homme dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre

service, etc. Ce seroit une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi les gens du monde qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : *Monsieur un tel est très-aimable.*

Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l'argent ou de la petite monnoie.

La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décorations

De nos jours un peintre fait votre portrait en sept minutes; un autre vous apprendra à peindre en trois jours; un troisième vous enseigne l'anglois en quatre leçons; on veut vous apprendre huit langues avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues; enfin, si on pouvoit mettre ensemble les plaisirs, les sentimens ou les idées de la vie entière et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le

feroit. On vous feroit avaler cette pilule, et on vous diroit : *Allez-vous-en.*

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : « Il n'aime pas la société. » C'est souvent comme si on disoit d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

Est-il bien sûr qu'un homme qui auroit une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé

à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas

Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes; mais ceux qui sont moins susceptibles d'endurcissement sont obligés de se créer une sorte d'insensibilité factice pour n'être dupes ni des hommes ni des femmes. Le sentiment qu'un homme honnête emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste; le seul avantage qu'il produira, c'est de faire trouver la retraite aimable. .

S'il étoit possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produiroit rien d'elle-même, seroit encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'âme.

En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentimens extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidens de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et

que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

En général, si la société n'étoit pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produiroit pas le grand effet qu'il produit : il plairoit sans étonner; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés et pour échapper au péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : « C'est votre ami. » Eh! morbleu! c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien parce qu'il est mon ami, et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami parce qu'il y a du bien à en dire ?

Il faut qu'il y ait de tout dans le monde; il faut que, même dans les combinaisons factices du système social, il se trouve des hommes qui opposent la nature à la société, la vérité à l'opinion, la réalité à la chose convenue. C'est un genre d'esprit et de caractère fort piquant, et dont l'empire se fait sentir plus souvent qu'on ne croit. Il y a des gens à qui on n'a besoin que de présenter le vrai pour qu'ils y courent avec une surprise naïve et intéressante. Ils s'étonnent qu'une chose frappante (quand on sait la rendre telle) leur ait échappé jusqu'alors.

On croit le sourd malheureux en société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : « Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ? »

La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier à son égard le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifioit sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération et le repos à la célébrité.

Ce qui explique le mieux comment le malhon-

nête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux dans le monde que l'honnête homme et que l'homme d'esprit à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite, tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands avant que d'exposer leur marchandise et d'entrer en traité avec eux; souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.

Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé, croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

Ne tenir dans la main de personne, être l'*homme*

de son cœur, de ses principes, de ses sentimens : c'est ce que j'ai vu de plus rare.

Un philosophe, à qui l'on reprochoit son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre; dans la solitude, tout tend à me faire monter. »

Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il auroit fallu corriger la foiblesse de ceux qui les souffrent.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

En apprenant à connoître les maux de la nature, on méprise la mort; en apprenant à connoître ceux de la société, on méprise la vie.

Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamans, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué; mais qui, par delà cette me-

sure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs.

Telle est la misérable condition des hommes qu'il leur faut chercher dans la société des consolations aux maux de la nature, et dans la nature des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé ni dans l'une ni dans l'autre des distractions à leurs peines !

Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux : car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

Il y a telle supériorité, telle prétention, qu'il suffit de ne pas reconnoître pour qu'elle soit anéantie ; telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir pour la rendre sans effet.

Voulez-vous voir à quel point chaque état de la societé corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé le plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

Préjugé, vanité, calcul · voilà ce qui gouverne le monde. Celui qui ne connoît pour règles de sa conduite que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des Petites-Maisons : c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui seroit composé de différentes niches ou compartimens d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartimens, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits,

et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant courbé ou accroupi dans sa niche; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l'édifice circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance ou ses protections, pour y être admis. On siffleroit celui qui, pour avoir la préférence, feroit valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrens même s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser et de sa personne pour tuer le temps.

Les gens de robe, les magistrats, connoissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat* et qui ont dîné hors du collége connoissent le monde.

Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de

faire connoître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica*, ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu et bien vu dit à son ami au coin du feu. Quelques-unes des ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles me mettoient mieux sur la voie, et me faisoient réfléchir davantage.

L'influence qu'exerce sur notre âme une idée morale, contrastante avec des objets physiques et matériels, se montre dans bien des occasions; mais on ne la voit jamais mieux que quand le passage est rapide et imprévu. Promenez-vous sur le boulevard, le soir : vous voyez un jardin charmant, au bout duquel est un salon illuminé avec goût. Vous entrevoyez des groupes de jolies femmes, des bosquets et entr'autres une allée fuyante où vous entendez rire : ce sont des nymphes, vous en jugez par leur taille svelte, etc. Vous demandez quelle est cette femme, et on vous répond : « C'est Mme de B***, la maîtresse de la maison. » Il se trouve par malheur que vous la connoissez, et le charme a disparu.

En voyant quelquefois les friponneries des petits

et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui en faisant un compte, donneroient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seroient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

Il y a des momens où le monde paroît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimoit ceux qui n'en faisoient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

Que voit-on dans le monde? Partout un respect

naïf et sincère pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur reine), ou bien des ménagemens forcés pour cette même sottise (les gens d'esprit craignent leur tyran).

Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connoissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talens et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talens; l'un des assistans ajoute : « C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. — Que dites-vous? reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment ! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. » Qu'alors cet homme de mérite paroisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il étoit reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe; je suis content. »

Il y a des fautes de conduite que de nos jours on ne fait plus guère, ou qu'on fait beaucoup moins. On est tellement raffiné que, mettant l'esprit à la place de l'âme, un homme vil, pour peu

qu'il ait réfléchi, s'abstient de certaines platitudes qui autrefois pouvoient réussir. J'ai vu des hommes malhonnêtes avoir quelquefois une conduite fière et décente avec un prince, un ministre; ne point fléchir, etc. Cela trompe les jeunes gens et les novices, qui ne savent pas ou bien oublient qu'il faut juger un homme par l'ensemble de ses principes et de son caractère.

A voir le soin que les conventions sociales paroissent avoir pris d'écarter le mérite de toutes les places où il pourroit être utile à la société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croiroit voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à sa société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle?

Tout homme qui se connoît des sentimens élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile ; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, foible ou vil), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

Les hommes qu'on ne connoît qu'à moitié, on ne les connoît pas ; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

Dans un pays où tout le monde cherche à *paroître,* beaucoup de gens doivent croire, et croient, en effet, qu'il vaut mieux être banqueroutier que de n'être rien.

La foiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendroit-il pas de ce que dans

la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ?

Les pensées d'un solitaire homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seroient bien peu de chose si elles ne valoient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société; qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce seroit le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

* Les hommes sont si pervers que le seul espoir et même le seul désir de les corriger, de les voir raisonnables et honnêtes, est une absurdité, une

idée romanesque qui ne se pardonne qu'à la simplicité de la première jeunesse.

* « Je suis bien dégoûté des hommes », disait M. de L... — Vous n'êtes pas dégoûté », lui dit M. de N.. , non pour lui nier ce qu'il disoit, mais par misanthropie, pour lui dire : Votre goût est bon.

* M..., vieillard détrompé, me disait : « Le reste de ma vie me paraît une orange à demi sucée, que je presse je ne sais pas pourquoi, et dont le suc ne vaut pas la peine que je l'exprime. »

Testament.

Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent?

Théâtre.

Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables; et pour le second, tous les moyens sont excellens. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune.

Les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres toutes sortes de moyens.

Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

Usage.

Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : *C'est l'usage.* C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : *C'est l'usage.*

Vanité.

Vain veut dire vide ; ainsi, la vanité est si misérable qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

Ce seroit être très-avancé dans l'étude de la morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable ; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme, l'autre le

renfle. Le premier est la source de mille vertus, l'autre celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandemens de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard ; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime ce sont les plus tyranniques et qu'on doit le plus combattre.

La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

Il y a des hommes qui ont besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

Vertu.

La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien, plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le feroit dans une fonction publique. Le cadre les dépareroit. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument; il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avoit pas.





MAXIMES ET PENSÉES

LITTÉRAIRES

Académie françoise.



A voir la composition de l'Académie françoise, on croiroit qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

L'honneur d'être de l'Académie françoise est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

L'Académie françoise est comme l'Opéra, qui

se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc... De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie françoise, on loua beaucoup son discours. On lui disoit un jour dans une grande assemblée que le ton en étoit parfait, plein de grâce et de facilité; que les gens de lettres écrivoient plus correctement peut-être, mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, Messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon discours est de M. Roy, et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. »





Des Savans et des Gens de lettres.

Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talens, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvemens, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeroient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très-odieux. On s'afflige en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seroient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentimens quelquefois très-pervers. *O altitudo!*

On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étoient ordinairement des hommes d'un caractère doux,

égal, et, en général, heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étoient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature, les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différens.

Si l'on examinoit avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers : le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincroit que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poëtes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors les poëtes, comptant le public pour rien et ne s'occupant que des connoisseurs, feroient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viète faisoit à l'égard des siens dans un temps où l'étude des mathématiques étoit moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tiroit qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisoit distribuer à ceux qui pouvoient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensoit pas. Mais Viète étoit riche, et la plupart des poëtes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-

être moins de vanité qu'un poëte, ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis, comme le font tant d'hommes, surtout des gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier, il est clair qu'ils ne peuvent y être portés que par un motif d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'ils choisissent entre le rôle d'une courtisane et celui d'une coquette, ou, si l'on veut, d'un comédien L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'étoit pirater au delà de la ligne; mais que de piller les modernes, c'étoit filouter au coin des rues.

Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu, et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'es-

prit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

Le bon goût, le tact et le bon ton ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa *Rhétorique*, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie; renversez la métaphore, et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

Les grands seigneurs et les beaux esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent

unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit.

Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas! nous périssions si nous n'eussions péri! »

On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : « C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et

qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paroît être. » Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée ; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

Un auteur homme de goût est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

Le travail du poëte, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même ; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *Grand merçi* et le *Va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des

idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

Il en est un peu des réputations littéraires, et surtout des réputations de théâtre, comme des fortunes qu'on faisoit autrefois dans les îles. Il suffisoit presque autrefois d'y passer pour parvenir à une grande richesse; mais ces grandes fortunes mêmes ont nui à celles de la génération suivante : les terres épuisées n'ont plus rendu si abondamment.

De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique; c'est l'éloquence qui les rend populaires; c'est la poésie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

Un sophiste éloquent, mais dénué de logique, est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

On se fâche souvent contre les gens de lettres

qui se retirent du monde; on veut qu'ils prennent intérêt à la société dont ils ne tirent presque point d'avantage; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

Ce qu'on sait le mieux, c'est 1° ce qu'on a deviné; 2° ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses; 3° ce qu'on a appris non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils font faire; 4° ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres

Les gens de lettres, surtout les poëtes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne sauroit faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poëte, ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur; 2° parce que, leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce saint qui avoit laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

C'est un grand malheur de perdre par notre caractère les droits que nos talens nous donnent sur la société.

La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent; mais les intrigans adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

Les économistes sont des chirurgiens qui ont

un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations, quelquefois exagérées, qu'ont certains ouvrages de gens de la cour ; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu, en France, opérer tour à tour ces deux effets.

Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire, et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées : car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être sa devise.

Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même

est quelquefois obscur pour son lecteur : « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs, comme les enfans de l'amour sont les plus beaux.

En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

Le peintre donne une âme à une figure, et le poëte prête une figure à un sentiment et à une idée.

Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand La Motte l'est, c'est qu'il est recherché.

La perfection d'une comédie de caractère consisteroit à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du *Tartufe* qui pût supporter cette épreuve.

J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens,

et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Estienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Estienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avoit en Champagne; il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, alloit, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquoit de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'étoit guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talens étoient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre

des gens de lettres que le roi vouloit pensionner, et qui fut présentée à Colbert, étoit l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemant, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssoient; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savans étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seroient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris. »

Il y a des gens qui mettent leurs livres dans leur bibliothèque, mais M... met sa bibliothèque dans ses livres. (Dit d'un faiseur de livres faits.)

On demandoit à l'abbé Trublet combien de temps il mettoit à faire un livre. Il répondit : « C'est selon le monde qu'on voit. »

Une petite fille disoit à M..., auteur d'un livre sur l'Italie : « Monsieur, vous avez fait un livre sur l'Italie? — Oui, Mademoiselle. — Y avez-vous été? — Certainement. — Est-ce avant ou après votre voyage que vous avez fait votre livre? »

M..., à qui on demandoit fréquemment la lecture de ses vers, et qui s'en impatientoit, disoit qu'en commençant cette lecture il se rappeloit toujours ce qu'un charlatan du pont Neuf disoit à son singe en commençant ses jeux : « Allons,

mon cher Bertrand, il n'est pas question ici de s'amuser. Il nous faut divertir l'honorable compagnie. »

Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit.

* Notre langue est, dit-on, amie de la clarté. C'est donc, observe M..., parce qu'on aime le plus ce dont on a le plus besoin : car, si elle n'est maniée très-adroitement, elle est toujours prête à tomber dans l'obscurité.

* Il faut que l'homme à imagination, que le poëte, croie en Dieu :

Ab Jove principium Musis.

Ou :

Ab Jove Musarum primordia.

* Les vers, disait M..., sont comme les olives, qui gagnent toujours à être pochetées.

* Les sots, les ignorants, les gens malhonnêtes, vont prendre dans les livres des idées, de la raison, des sentiments nobles et élevés, comme une femme riche va chez un marchand d'étoffes s'assortir pour son argent.

* M..., disoit que les érudits sont les paveurs du temple de la Gloire.

* M..., vrai pédant grec, à qui un fait moderne rappelle un trait d'antiquité. Vous lui parlez de l'abbé Terrai, et il vous cite Aristide, contrôleur général des Athéniens.

* On offrait à un homme de lettres la collection du *Mercure* à trois sols le volume. « J'attends le rabais », répondit-il.





DES ACADÉMIES

Ouvrage que Mirabeau devoit lire à l'Assemblée nationale sous le nom de RAPPORT SUR LES ACADÉMIES, *en* 1791.

MESSIEURS,

L'ASSEMBLÉE nationale a invité les différens corps connus sous le nom d'académies à lui présenter le plan de constitution que chacun d'eux jugeroit à propos de se donner. Elle avoit supposé, comme la convenance l'exigeoit, que les académies chercheroient à mettre l'esprit de leur constitution particulière en accord avec l'esprit de la constitution générale. Je n'examinerai pas comment cette intention de l'Assemblée a été remplie par chacun de ces corps : je me bornerai à vous présenter quelques idées sur l'Académie françoise, dont la constitution plus connue, plus simple, plus facile à saisir, donne lieu à des rapprochemens assez

étendus, qui s'appliquent comme d'eux-mêmes à presque toutes les corporations littéraires, surtout dans les gouvernemens libres. *Qu'est-ce que l'Académie françoise ? à quoi sert-elle ?* C'est ce qu'on demandoit fréquemment, même sous l'ancien régime ; et cette seule observation paroît indiquer la réponse qu'on doit faire à ces questions sous le régime nouveau. Mais, avant de prononcer une réponse définitive, rappelons les principaux faits. Ils sont notoires, ils sont avérés ; ils ont été recueillis religieusement par les historiens de cette compagnie ; ils ne seront pas contestés : on ne récuse pas pour témoins ses panégyristes.

Quelques gens de lettres, plus ou moins estimés de leur temps, s'assembloient librement et par goût chez un de leurs amis, qu'ils élurent leur secrétaire. Cette société, composée seulement de neuf ou dix hommes, subsista inconnue pendant quatre ou cinq ans, et servit à faire naître différens ouvrages que plusieurs d'entre eux donnèrent au public. Richelieu, alors tout-puissant, eut connoissance de cette association. Cet homme, qu'un instinct rare éclairoit sur tous les moyens d'étendre ou de perfectionner le despotisme, voulut influer sur cette société naissante : il lui offrit sa protection et lui proposa de la constituer sous autorité publique. Ces offres, qui affligèrent les associés, étoient à peu près des ordres ; il fallut fléchir. Placés entre

sa protection et sa haine, leur choix pouvoit-il être douteux ? Après d'assez vives oppositions du Parlement, toujours inquiet, toujours en garde contre tout ce qui venoit de Richelieu ; après plusieurs débats sur les limites de la compétence académique (que le Parlement, dans ses alarmes, bornoit avec soin aux mots, à la langue, enfin, mais avec beaucoup de peine, à l'éloquence), l'Académie fut constituée légalement sous la protection du cardinal, à peu près telle qu'elle l'a été depuis sous celle du roi. Cette nécessité de remplir le nombre de quarante fit entrer dans la compagnie plusieurs gens de lettres obscurs, dont le public n'apprit les noms que par leur admission dans ce corps : ridicule qui s'est depuis renouvelé plus d'une fois. Il fallut même, pour compléter le nombre académique, recourir à l'adoption de quelques gens en place et d'un assez grand nombre de gens de la cour. On admira, on vanta, et on a trop vanté depuis, ce mélange de courtisans et de gens de lettres, cette prétendue égalité académique qui, dans l'inégalité politique et civile, ne pouvoit être qu'une vraie dérision. Et qui ne voit que mettre alors Racine à côté d'un cardinal étoit aussi impossible qu'il le seroit aujourd'hui de mettre un cardinal à côté de Racine ? Quoi qu'il en soit, il est certain que cet étrange amalgame fut regardé alors comme un service rendu aux lettres : c'étoit peut-

être, en effet, hâter de quelques momens l'opinion publique, que le progrès des idées et le cours naturel des choses auroient sûrement formée quelques années plus tard; mais enfin la nation, déjà disposée à sentir le mérite, ne l'étoit pas encore à le mettre à sa place. Elle estima davantage Patru en voyant à côté de lui un homme décoré; et cependant Patru, philosophe quoique avocat, faisoit sa jolie fable d'*Apollon*, qui, après avoir rompu une des cordes de sa lyre, y substitua un fil d'or. Le dieu s'aperçut que la lyre n'y gagnoit pas; il y remit une corde vulgaire, et l'instrument redevint la lyre d'Apollon.

Cette idée de Patru étoit celle des premiers académiciens, qui tous regrettoient le temps qu'ils appeloient leur âge d'or, ce temps où, inconnus et volontairement assemblés, ils se communiquoient leurs pensées, leurs ouvrages et leurs projets, dans la simplicité d'un commerce vraiment philosophique et littéraire. Ces regrets subsistèrent pendant toute la vie de ces premiers fondateurs, et même dans le plus grand éclat de l'Académie françoise. N'en soyons pas surpris : c'est qu'ils étoient alors ce qu'ils devoient être, des hommes libres, librement réunis pour s'éclairer, avantages qu'ils ne retrouvoient pas dans une association plus brillante.

C'est pourtant de cet éclat que les partisans de l'Académie (ils sont en petit nombre) tirent les ar-

gumens qu'ils rebattent pour sa défense. Tous leurs sophismes roulent sur une seule supposition. Il commencent par admettre que la gloire de tous les écrivains célèbres du siècle de Louis XIV, honorés du titre d'académiciens, forme la splendeur académique et le patrimoine de l'Académie. En partant de cette supposition, voici comme ils raisonnent. Un écrivain célèbre a été de l'Académie ou il n'en a pas été. S'il en a été, tout va bien : il n'a composé ses ouvrages que pour en être ; sans l'existence de l'Académie, il ne les eût pas faits, du moins il n'en eût fait que de médiocres : cela est démontré. Si, au contraire, il n'a pas été de l'Académie, rien de plus simple encore : il brûloit du désir d'en être ; tout ce qu'il a fait de bon, il l'a fait pour en être : c'est un malheur qu'il n'en ait pas été ; mais sans ce but il n'eût rien fait du tout, ou du moins il n'eût rien fait que de mauvais. Heureusement on n'ajoute point que, sans l'Académie, cet écrivain ne seroit jamais né. La conclusion de ce puissant dilemme est que les lettres et les académies sont une seule et même chose ; que détruire les académies, c'est détruire l'espérance de voir renaître les grands écrivains ; c'est se montrer ennemi des lettres ; en un mot, c'est être un barbare, un vandale.

Certes, si on leur passe que, sans cette institution, la nation n'eût point possédé les hommes prodigieux dont les noms décorent la liste de

l'Académie ; si leurs écrits forment, non pas une gloire nationale, mais une gloire académique, on n'a point assez vanté l'Académie françoise, on est trop ingrat envers elle. L'*immortalité*, cette devise du génie, qui pouvoit paroître trop fastueuse pour une corporation, n'est plus alors qu'une dénomination juste, un honneur mérité, une dette que l'Académie acquittoit envers elle-même.

Mais qui peut admettre, de nos jours et dans l'Assemblée nationale, que la gloire de tous ces grands hommes soit une propriété académique ? Qui croira que Corneille, composant *le Cid* près du berceau de l'Académie naissante, n'ait écrit ensuite *Horace, Cinna, Polyeucte,* que pour obtenir l'honneur d'être assis entre MM. Granier, Salomon, Porchères, Colomby, Boissat, Bardin, Baudouin, Balesdens, noms obscurs, inconnus aux plus lettrés d'entre vous, et même échappés à la satire contemporaine ? On rougiroit d'insister sur une si absurde prétention.

Mais, pour confondre par le détail des faits ceux qui lisent sans réfléchir, revenons à ce siècle de Louis XIV, cette époque si brillante de la littérature françoise, dont on confond mal à propos la gloire avec celle de l'Académie.

Est-ce pour entrer à l'Académie françoise qu'il fit ses chefs-d'œuvre, ce Racine provoqué, excité dès sa première jeunesse par les bienfaits immédiats

de Louis XIV ; ce Racine qui, après avoir composé *Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate*, n'étoit pas encore de l'Académie, et n'y fut admis que par la volonté connue de Louis XIV, par un mot du roi équivalant à une lettre de cachet ? *Je veux que vous en soyez.* Il en fut.

Espéroit-il être de l'Académie, ce Boileau dont les premiers ouvrages furent la satire de tant d'académiciens ; qui croyoit s'être fermé les portes de cette compagnie, ainsi qu'il le fait entendre dans son discours de réception, et qui, comme Racine, n'y fut admis que par le développement de l'influence royale ?

Étoit-il excité par un tel mobile, ce Molière que son état de comédien empêchoit même d'y prétendre, et qui n'en multiplia pas moins d'année en année les chefs-d'œuvre de son théâtre, devenu presque le seul théâtre comique de la nation ?

Pense-t-on que l'Académie ait été aussi l'ambition du bon La Fontaine, que la liberté de ses contes, et surtout son attachement à Fouquet, sembloient exclure de ce corps ; qui n'y fut admis qu'à soixante-trois ans, après la mort de Colbert, persécuteur de Fouquet ? et pense-t-on que, sans l'Académie, le fablier n'eût point porté de fables ?

Faut-il parler d'un homme moins illustre, mais distingué par un talent nouveau ? Qui croira que l'auteur d'*Atys* et d'*Armide*, comblé des bienfaits de

Louis XIV, n'eût point, sans la perspective académique, fait des opéras pour un roi qui en payoit si bien les prologues?

Voilà pour les poëtes; et, quant aux grands écrivains en prose, est-il vrai que Bossuet, Fléchier, Fénelon, Massillon, appelés par leurs talens aux premières dignités de l'Église, avoient besoin de ce foible aiguillon pour remplir la destinée de leur génie ? Dans cette liste des seuls vrais grands écrivains du siècle de Louis XIV, nous n'avons omis que le philosophe La Bruyère, qui sans doute ne pensa pas plus à l'Académie, en composant ses *Caractères*, que La Rochefoucauld en écrivant ses *Maximes*. Nous ne parlons pas de ceux à qui cette idée fut toujours étrangère : Pascal, Nicole, Arnaud, Bourdaloue, Malebranche, que leurs habitudes ou leur état en écartoient absolument. Il est inutile d'ajouter à cette liste de noms si respectables plusieurs noms profanes, mais célèbres, tels que ceux de Dufresny, Le Sage, et quelques autres, poëtes comiques qui n'ont jamais prétendu à ce singulier honneur, ne l'ayant pas vu du côté plaisant, quoiqu'ils en fussent bien les maîtres.

Après avoir éclairci des idées dont la confusion faisoit attribuer à l'existence d'un corps la gloire de ses plus illustres membres, examinons l'Académie dans ce qui la constitue comme corporation, c'est-

à-dire dans ses travaux, dans ses fonctions et dans l'esprit général qui en résulte.

Le premier et le plus important de ses travaux est son Dictionnaire. On sait combien il est médiocre, incomplet, insuffisant; combien il indigne tous les gens de goût, combien il révoltoit surtout Voltaire, qui, dans le court espace qu'il passa dans la capitale avant sa mort, ne put venir à l'Académie sans proposer un nouveau plan, préliminaire indispensable, et sans lequel il est impossible de rien faire de bon. On sait qu'à dessein de triompher de la lenteur ordinaire aux corporations, il profita de l'ascendant qu'il exerçoit à l'Académie pour exiger qu'on mît sur-le-champ la main à l'œuvre, prit lui-même la première lettre, distribua les autres à ses confrères, et s'excéda d'un travail qui peut-être hâta sa fin. Il vouloit apporter le premier sa tâche à l'Académie, et obtenir de l'émulation particulière ce que lui eût refusé l'indifférence générale. Il mourut, et avec lui tomba l'effervescence momentanée qu'il avoit communiquée à l'Académie. Il résulta seulement de ses critiques sévères et âpres que les dernières lettres du Dictionnaire furent travaillées avec plus de soin; qu'en revenant ensuite avec plus d'attention sur les premières, les académiciens, étonnés des fautes, des omissions, des négligences de leurs devanciers, sentirent que le Dictionnaire ne pouvoit, en cet état, être livré

au public sans exposer l'Académie aux plus grands reproches, et surtout au ridicule, châtiment qu'elle redoute toujours, malgré l'habitude. Voilà ce qui reculera de plusieurs années encore la nouvelle édition d'un ouvrage qui paroissoit à peu près tous les vingt ans, et qui se trouve en retard précisément à l'époque actuelle, comme pour attester victorieusement l'inutilité de cette compagnie.

Vingt ans, trente ans pour un dictionnaire! Et autrefois un seul homme, même un académicien, Furetière, en un moindre espace de temps, devança l'Académie dans la publication d'un Dictionnaire qu'il avoit fait lui seul, ce qui occasionna entre l'Académie et l'auteur un procès fort divertissant, où le public ne fut pas pour elle. Il existe un Dictionnaire anglois, le meilleur de tous : c'est le travail du célèbre Johnson, qui n'en a pas moins publié, avant et après ce Dictionnaire, quelques ouvrages estimés en Europe. Plusieurs autres exemples, choisis parmi nos littérateurs, montrent assez ce que peut en ce genre le travail obstiné d'un seul homme : Moréri, mort à vingt-neuf ans, après la première édition du Dictionnaire qui porte son nom; Thomas Corneille, épuisé de travaux, commençant et finissant dans sa vieillesse deux grands ouvrages de ce genre, le *Dictionnaire des Sciences et des Arts,* en trois volumes in-folio, un *Dictionnaire géographique*, en trois autres volumes

in-folio; La Martinière, auteur d'un *Dictionnaire de Géographie*, en dix volumes toujours in-folio; enfin Bayle, auteur d'un *Dictionnaire* en quatre volumes in-folio, où se trouvent cent articles pleins de génie, luxe dont les in-folio sont absolument dispensés, et dont s'est préservé surtout le *Dictionnaire de l'Académie*.

Et pourtant là se bornent tous ses travaux. Les statuts de ce corps, enregistrés au Parlement, lui permettoient (c'étoit presque lui commander) de donner au public une grammaire et une rhétorique : voilà tout, car, pour une logique, les parlemens ne l'eussent pas permis. Eh bien! où sont cette grammaire et cette rhétorique? Elles n'ont jamais paru. Cependant, auprès de la capitale, aux portes de l'Académie, un petit nombre de solitaires, MM. de Port-Royal, indépendamment de la traduction de plusieurs auteurs anciens, travail qui ne sort point du département des mots, et qui par conséquent étoit permis à l'Académie françoise, MM. de Port-Royal publièrent une *Grammaire universelle raisonnée*, la meilleure qui ait existé pendant cent ans; ils publièrent non pas une rhétorique, mais une logique : car, pour ceux-ci, le Parlement, un peu complice de leur jansénisme, vouloit bien leur permettre de raisonner, et *l'Art de raisonner* fut même le titre qu'ils donnèrent à leur logique. Observons qu'en même temps ces

auteurs solitaires donnoient, sous leur nom particulier, différens ouvrages qui ne sont point encore tombés dans l'oubli.

Passons au second devoir académique, les discours de réception. Je ne vous présenterai pas, Messieurs, le tableau d'un ridicule usé. Sur ce point, les amis, les ennemis de ce corps, parlent absolument le même langage. Un homme loué, en sa présence, par un autre homme qu'il vient de louer lui-même en présence du public, qui s'amuse de tous les deux; un éloge trivial de l'Académie et de ses protecteurs : voilà le malheureux canevas où, dans ces derniers temps, quelques hommes célèbres, quelques littérateurs distingués, ont semé des fleurs, écloses non de leur sujet, mais de leur talent. D'autres, usant de la ressource de Simonide et se jetant à côté, y ont joint quelques dissertations de philosophie ou de littérature, qui seroient ailleurs mieux placées. Sans doute, quelque main amie des lettres, séparant et rassemblant ces morceaux, prendra soin de les soustraire à l'oubli dans lequel le recueil académique va s'enfonçant de tout le poids de son immortalité.

Nous avons vu des étrangers illustres, confondant, ainsi que tant de François, les ouvrages des académiciens célèbres et les travaux de la corporation appelée *Académie françoise,* se procurer avec empressement le recueil académique, seule pro-

priété véritable de ce corps, outre son Dictionnaire, et, après avoir parcouru ce volumineux verbiage, cédant à la colère qui suit l'espérance trompée, rejeter avec mépris cette insipide collection.

Ici se présente, Messieurs, une objection dont on croira vous embarrasser. On vous dira que ces hommes célèbres ont déclaré dans leur discours de réception qu'ils ont désiré vivement l'Académie, et que ce prix glorieux étoit en secret l'âme de leurs travaux. Il est vrai qu'ils le disent presque tous, et comment s'en dispenseroient-ils, puisque Corneille et Racine l'ont dit? Corneille, qui ne connut d'abord l'Académie que par la critique qu'elle fit d'un de ses chefs-d'œuvre; Racine, admis chez elle en dépit d'elle, comme on sait! Qui ne voit d'ailleurs que cette misérable formule est une ressource contre la pauvreté du sujet, et trop souvent contre la nullité du prédécesseur auquel on doit un tribut d'éloges?

A l'égard de l'empressement réel que des grands hommes ont quelquefois montré pour le fauteuil académique, il faut savoir que l'opinion, qui sous le despotisme se pervertit si facilement, avoit fait une sorte de devoir aux gens de lettres un peu distingués d'être admis dans ce corps; et la mode, souveraine absolue chez une nation sans principes, la mode, ajoutant son prestige aux illusions d'une

vanité qu'elle aiguillonnoit encore, perpétuoit l'égarement de l'opinion publique. Le gouvernement le savoit bien, et savoit bien aussi l'art de s'en prévaloir. Avec quelle adresse habile, éclairée par l'instinct des tyrans, n'entretenoit-il pas le préjugé qui, en subjuguant les gens de lettres, les enchaînoit sous sa main! Une absurde prévention avoit réglé, avoit établi que les places académiques donnoient seules aux lettrés ce que l'orgueil d'alors appeloit *un état :* et vous savez quelle terrible existence c'étoit que celle d'un homme sans état; autant vouloit dire presque un homme sans aveu : tant les idées sociales étoient justes et saines! Ajoutons qu'être un homme sans état exposoit, il vous en souvient, Messieurs, à d'assez grandes vexations. Il falloit donc tenir à des corps, à des compagnies : car, là où la société générale ne vous protége point, il faut bien être protégé par des sociétés partielles; là où l'on n'a pas de concitoyens, il faut bien avoir des confrères; là où la force publique n'étoit souvent qu'une violence légale, il convenoit de se mettre en force pour la repousser. Quand les voyageurs redoutent les grands chemins, ils se réunissent en caravane.

Tels étoient les principaux motifs qui faisoient rechercher l'admission dans ces corps; et, le gouvernement refusant quelquefois cet honneur à des hommes célèbres dont les principes l'inquiétoient,

ces écrivains, aigris d'un refus qui exagéroit un moment à leurs yeux l'importance du fauteuil, mettoient leur amour-propre à triompher du gouvernement. On en a vu plusieurs exemples ; et voilà ce qui explique des contradictions inexplicables pour quiconque n'en a pas la clef.

Qui jamais s'est plus moqué, surtout s'est mieux moqué de l'Académie françoise que le président de Montesquieu dans ses *Lettres Persanes* ? Et cependant, révolté des difficultés que la cour opposoit à sa réception académique, pour des plaisanteries sur des objets plus sérieux, il fit faire une édition tronquée de ces mêmes lettres où ces plaisanteries étoient supprimées : ainsi, pour pouvoir accuser ses ennemis d'être des calomniateurs, il le devint lui-même, il commit un faux. Il est vrai qu'en récompense il eut l'honneur de s'asseoir dans cette Académie à laquelle il avoit insulté ; et le souvenir de ses railleries, approuvées de ses confrères comme du public, n'empêcha pas que, dans sa harangue de compliment, le récipiendaire n'attribuât tous ses travaux à la sublime ambition d'être membre de l'Académie.

On voit par les lettres de Voltaire, publiées depuis sa mort, le mépris dont il étoit pénétré pour cette institution ; mais il n'en fut pas moins forcé de subir le joug d'une opinion dépravée, et de solliciter plusieurs années ce fauteuil, qui lui fut

refusé plus d'une fois par le gouvernement. C'est un des moyens dont se servoit la cour pour réprimer l'essor du génie, et *pour lui couper les ailes,* suivant l'expression de ce même Voltaire, qui reprochoit à d'Alembert de se les être laissé arracher. De là vint que tous ceux qui depuis voulurent garder leurs ailes, et à qui leur caractère, leur fortune, leur position, permit de prendre un parti courageux, renoncèrent aux prétentions académiques ; et ce sont ceux qui ont le plus préparé la révolution, en prononçant nettement ce qu'on ne dit qu'à moitié dans les académies : tels sont Helvétius, Rousseau, Diderot, Mably, Raynal et quelques autres. Tous ont montré hardiment leur mépris pour ce corps, qui n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais qui les a reçus grands, et les a rapetissés quelquefois.

Qu'on ne nous oppose donc plus, comme un objet d'émulation pour les gens de lettres, le désir d'être admis dans ce corps, dont les membres les plus célèbres se sont toujours moqués ; et croyez ce qu'ils en ont dit dans tous les temps, hors le jour de leur réception.

Nous arrivons à la troisième fonction académique : les complimens aux rois, reines, princes, princesses ; aux cardinaux quand ils sont ministres, etc. Vous voyez, Messieurs, par ce seul énoncé, que cette partie des devoirs académiques est dimi-

nuée considérablement, vos décrets ne laissant plus en France que des citoyens.

Quatrième et dernière fonction de l'Académie : la distribution des prix d'éloquence, de poésie, et de quelques autres fondés dans ces derniers temps.

Cette fonction, au premier coup d'œil, paroît plus intéressante que celle des complimens, et au fond elle ne l'est guère davantage. Cependant, comme il est des hommes, ou malveillans ou peu éclairés, qui nous supposeroient ennemis de la poésie, de l'éloquence, de la littérature, si nous supprimions ces prix, ainsi que ceux d'encouragement et d'utilité, nous vous proposerons un moyen facile d'assurer cette distribution. On ne prétendra pas sans doute qu'une salle du Louvre soit la seule enceinte où l'on puisse réciter des vers bons, médiocres ou mauvais. On ne prétendra pas que pour cette fonction seule il faille, contre vos principes, soutenir un établissement public, quelque peu coûteux qu'il puisse être : car nous rendons cette justice à l'Académie françoise qu'elle entre pour très-peu dans le *déficit* et qu'elle est la moins dispendieuse de toutes les inutilités.

Puisque personne ne se permettra donc les objections absurdes que leur seul énoncé réfute suffisamment, nous avons d'avance répondu à ceux qui croient ou feignent de croire que le maintien de ces prix importe à l'encouragement de la

poésie et de l'éloquence. Mais qui ne sait ce qu'on doit penser de l'éloquence académique? Et, puisqu'elle étoit mise à sa place même sous le despotisme, que paroîtra-t-elle bientôt auprès de l'éloquence vivante et animée dont vous avez mis l'école dans le sanctuaire de la liberté publique? C'est ici, c'est parmi vous, Messieurs, que se formeront les vrais orateurs; c'est de ce foyer que jailliront quelques étincelles qui même animeront plus d'un grand poëte. Leur ambition ne se bornera plus à quelques malheureux prix académiques, qui à peine depuis cent ans ont fait naître quelques ouvrages au-dessus du médiocre. Il ne faut point appliquer aux temps de la liberté les idées étroites connues aux jours de la servitude. Vous avez assuré au génie le libre exercice et l'utile emploi de ses facultés : vous lui avez fait le plus beau des présens, vous l'avez rendu à lui; vous l'avez mis, comme le peuple, en état de se protéger lui-même. Indépendamment de ces prix que vous laisserez subsister, la poésie ne deviendra pas muette, et la France peut encore entendre de beaux vers, même après messieurs de l'Académie françoise.

Il est un autre prix plus respectable, décerné tous les ans par le même corps d'après une fondation particulière, prix dont la conservation paroit d'abord recommandée par sa dénomination même,

la plus auguste de toutes les dénominations : *le prix de la vertu.*

Tel est l'intérêt attaché à l'objet de cette fondation qu'au premier aperçu des inconvenances morales qui en résultent, on hésite, on s'efforce de repousser ce sentiment pénible ; on s'afflige de la réflexion qui le confirme ; on se fait une peine de le communiquer et d'ébranler dans autrui les préventions favorables, mais peu réfléchies, qui protégent cette institution. Il le faut néanmoins, car ce qui dans un régime absurde en toutes ses parties paroissoit moins choquant présente tout à coup une difformité révoltante dans un système opposé, qui, ayant fondé sur la raison tout l'édifice social, doit le fortifier par elle, et l'enceindre en quelque sorte du rempart de toutes les considérations morales capables de l'affermir et de le protéger. Ne craignons donc pas d'examiner sous cet aspect l'établissement de ce prix de vertu, bien sûrs que, si cette fondation est utile et convenable, elle peut, comme la vertu, soutenir le coup d'œil de la raison.

Et d'abord, laissant à part cette affiche, ce concours périodique, ce programme d'un prix de vertu *pour l'année prochaine,* je lis les termes de la fondation, et je vois ce prix destiné aux vertus des citoyens *dans la classe indigente.* Quoi donc! Qu'est-ce à dire? La classe opulente a-t-elle relé-

gué la vertu dans la classe des pauvres? Non, sans doute. Elle prétend bien, comme l'autre, pouvoir faire éclater des vertus. Elle ne veut donc pas du prix? Non certes : ce prix est de l'or; le riche, en l'acceptant, se croiroit avili. J'entends : il n'y en a point assez, il ne le prendroit pas. Le riche l'ose dire! Et pourquoi ne le prendroit-il pas? le pauvre le prend bien! Payez-vous la vertu? ou bien l'honorez-vous? Vous ne la payez pas : ce n'est ni votre prétention, ni votre espérance. Vous l'honorez donc! Eh bien! commencez par ne pas l'avilir en mettant la richesse au-dessus de la vertu indigente.

O renversement de toutes les idées morales, né de l'excès de la corruption publique et fait pour l'accroître encore! Mesurons de l'œil l'abîme d'où nous sortons : dans quel corps, dans quelle compagnie eût-il été admis, le ci-devant gentilhomme qui eût accepté le prix de vertu dans une assemblée publique? Il y avoit parmi nous la roture de la vertu! Retirez donc votre or, qui ne peut récompenser une belle action du riche. Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. Législateurs, ne décrétez pas la divinité de l'or en le donnant pour salaire à ces mouvemens sublimes, à ces grands sacrifices qui

semblent mettre l'homme en commerce avec son éternel Auteur. Il seroit annulé, votre décret; il l'est d'avance dans l'âme du pauvre... oui, du pauvre, au moment où il vient de s'honorer par un acte généreux.

Il est commun, il est partout, le sentiment qui atteste cette vérité. Eh! n'avez-vous pas vu, dans ces désastres qui provoquent le secours général, n'avez-vous pas vu quelqu'un de ces pauvres, lorsqu'au risque de ses jours et par un grand acte de courage il a sauvé l'un de ses semblables, je veux dire le riche, l'opulent, l'heureux (car il les prend pour ses semblables dès qu'il faut les secourir); lorsque après le péril et dans le reste des effusions de sa reconnoissance, le riche sauvé présente l'or à son bienfaiteur, à cet indigent, à cet homme dénué; regardez celui-ci : comme il s'indigne! il recule, il s'étonne, il rougit... une heure auparavant il eût mendié. D'où lui vient ce noble mouvement? C'est que vous profanez son bienfait, ingrat que vous êtes! vous corrompez votre reconnoissance : il a fait du bien, il vient de s'enrichir, et vous le traitez en pauvre! Au plaisir céleste d'avoir satisfait le plus beau besoin de son âme, vous substituez la pensée d'un besoin matériel; vous la ramenez du ciel, où il est quelque chose, sur la terre, où il n'est rien. O nature humaine! voilà comme on t'honore! Quand la vertu t'élève à ta

plus grande hauteur, c'est de l'or qu'on vient t'offrir, c'est l'aumône qu'on te présente!

Mais, dira-t-on, cette aumône, elle a pourtant été reçue dans des séances publiques et solennelles. Eh! qui ne sait, Messieurs, ce qui arrive en ces occasions? Le pauvre a ses amis qui le servent à leur manière, et non pas à la sienne; qui, ne pouvant sans doute lui donner des secours, le conduisent où l'on en donne; et, avant ces derniers temps, qu'étoit-ce que l'honneur du pauvre? Et puis on lui parle de fêtes, d'accueils, d'applaudissemens. Étonné d'occuper un moment ceux qu'il croit plus grands que lui, il a la foiblesse de se tenir pour honoré : qu'il attende.

Plusieurs de vous, Messieurs, ont assisté à quelqu'une de ces assemblées où, parmi des hommes étrangers à la classe indigente, se présente l'indigence vertueuse, couronnée, dit-on : elle attire les regards; ils la cherchent, ils s'arrêtent sur elle. . Je ne les peindrai pas; mais ce n'est point là l'hommage que mérite la vertu. Il est vrai que le récit détaillé de l'acte généreux que l'on couronne excite des applaudissemens, des battemens de mains... J'ignore si j'ai mal vu; mais, secrètement blessé de toutes ces inconvenances, et observant les traits et le maintien de la personne ainsi couronnée, j'ai cru y voir, d'autres l'ont cru comme moi, l'impression marquée d'une secrète et invo-

lontaire tristesse; non l'embarras de la modestie, mais la gêne du déplacement.

O vous qu'on amenoit ainsi sur la scène, âmes nobles et honnêtes, mais simples et ignorantes, savez-vous d'où vient ce mal-être intérieur qui affecte même votre maintien? C'est que vous portez le poids d'un grand contraste, celui de la vertu et du regard des hommes. Laissons là, Messieurs, toute cette pompe puérile, tout cet appareil dramatique qui montre l'immorale prétention d'agrandir la vertu. Une constitution, de sages lois, le perfectionnement de la raison, une éducation vraiment politique, voilà les sources pures , fécondes, intarissables, des mœurs, des vertus, des bonnes actions. L'estime, la confiance, l'amour de vos frères et de vos concitoyens... : hommes libres, hommes raisonnables, recevez ces prix; tout le reste, jouet d'enfant ou salaire d'esclave.

J'ai arrêté vos regards, Messieurs, sur chacune des fonctions académiques, dont la réunion montre sous son vrai jour l'utilité de cette compagnie considérée comme corporation. C'est à quoi je pourrois m'en tenir; mais, pour rendre sensible l'esprit général qui résulte de ces établissemens, j'observe que l'on peut, que l'on doit même regarder comme un monument académique un ouvrage avoué par l'Académie, et composé presque officiellement par un de ses membres les plus célè-

bres, d'Alembert, son secrétaire perpétuel : je parle du recueil des éloges académiques.

Si l'on veut s'amuser, philosopher, s'affliger des ridicules attachés non pas aux lettres (que nous respectons), mais aux corps littéraires (que nous ne révérons pas), il faut lire cette singulière collection, qui de l'éloge des membres fait naître la plus sanglante satire de cette compagnie. C'est là, c'est dans ce recueil qu'on peut en contempler, en déplorer les misères, et remarquer tous les effets vicieux d'une vicieuse institution : la lutte des petits intérêts, le combat des passions haineuses, le manége des rivalités mesquines, le jeu de toutes ces vanités disparates et désassorties entre lettrés, titrés, mitrés; enfin toutes les évolutions de ces amours-propres hétérogènes, s'observant, se caressant, se heurtant tour à tour, mais constamment réunis dans l'adoration d'un maître invisible et toujours présent.

Tels sont, à la longue, les effets de cette dégradante disposition, que, si l'on veut chercher l'exemple de la plus vive flatterie où des hommes puissent descendre, on la trouvera (qui le croiroit?) non dans la cour de Louis XIV, mais dans l'Académie françoise. Témoin le fameux sujet du prix proposé par ce corps : *Laquelle des vertus du roi est la plus digne d'admiration?* On sait que ce programme, présenté officiellement au monarque, lui

fit baisser les yeux et couvrir son visage d'une rougeur subite et involontaire. Ainsi un roi que cinquante ans de règne, vingt ans de succès et la constante idolâtrie de sa cour, avoient exercé et en quelque sorte aguerri à soutenir les plus grands excès de la louange, une fois du moins s'avoua vaincu! Et c'est à l'Académie françoise qu'étoit réservé l'honneur de ce triomphe. Se flatteroit-on que ce fut là le dernier terme d'un coupable avilissement? On se tromperoit. Il faut voir, après la mort de Louis XIV, la servitude obstinée de cette compagnie punir, dans un de ses membres les plus distingués, le crime d'avoir osé juger sur les principes de la justice et de la raison la gloire de ce règne fastueux; il faut voir l'Académie, pour venger ce prétendu outrage à la mémoire du roi, effacer de la liste académique le nom du seul écrivain patriote qu'elle y eût jamais placé, le respectable abbé de Saint-Pierre : lâcheté gratuite, qui semble n'avoir eu d'autre objet que de protester d'avance contre les tentatives futures ou possibles de la liberté françoise, et de voter solennellement pour l'éternité de l'esclavage national.

Je sais que le nouvel ordre de choses rend désormais impossibles de pareils scandales, et qu'il sauveroit même à l'Académie une partie de ses ridicules accoutumés. On ne verroit plus l'avantage du rang tenir lieu de mérite, ni la faveur de la

cour influer, du moins au même degré, sur les nominations. Non, ces abus et quelques autres ont disparu pour jamais; mais ce qui restera, ce qui même est inévitable, c'est la perpétuité de l'esprit qui anime ces compagnies. En vain tenteriez-vous d'organiser pour la liberté des corps créés pour la servitude : toujours ils chercheront, par le renouvellement de leurs membres successifs, à conserver, à propager les principes auxquels ils doivent leur existence, à prolonger les espérances insensées du despotisme, en lui offrant sans cesse des auxiliaires et des affidés. Dévoués par leur nature aux agens de l'autorité, seuls arbitres et dispensateurs des petites grâces dans un ordre de choses où les législatures ne peuvent distinguer que les grands talens, il existe entre ces corps et les dépositaires du pouvoir exécutif une bienveillance mutuelle, une faveur réciproque, garant tacite de leur alliance secrète, et, si les circonstances le permettoient, de leur complicité future. En voulez-vous la preuve? Je puis la produire; je puis mettre sous vos yeux les bases de ce traité, et pour ainsi dire les articles préliminaires. Écoutez ce même d'Alembert dans la préface du recueil de ces mêmes éloges, révélant le honteux secret des académies, et enseignant aux rois l'usage qu'ils peuvent faire de ces corporations pour perpétuer l'esclavage des peuples.

Celui qui se marie, dit Bacon (c'est d'Alembert qui parle), *donne des otages à la fortune. L'homme de lettres qui tient à l'Académie* (qui tient, c'est-à-dire, est tenu, enchaîné), *l'homme de lettres donne des otages à la décence* (vous allez savoir ce que c'est que cette décence académicienne). *Cette chaîne* (cette fois il l'appelle par son nom); *cette chaîne, d'autant plus forte qu'elle sera volontaire* (la pire de toutes les servitudes est en effet la servitude volontaire : on savoit cela); *cette chaîne le retiendra sans effort dans les bornes qu'il seroit tenté de franchir* (on pouvoit en effet, sous l'ancien régime, être tenté de franchir les bornes). *L'écrivain isolé et qui veut toujours l'être est une espèce de célibataire* (un vaurien qu'il faut ranger en le mariant à l'Académie) : *célibataire qui, ayant moins à ménager, est par là plus sujet ou plus exposé aux écarts* (aux écarts, par exemple, d'écrire des vérités utiles aux hommes et nuisibles à leurs oppresseurs).

Parmi les vérités importantes que les gouvernemens ont besoin d'accréditer (pour les travestir, les défigurer, quand on ne peut plus les dissimuler entièrement), *il en est qu'il leur importe de ne répandre que peu à peu, comme par transpiration insensible* (l'Académie laissoit peu transpirer) : *un pareil corps, également instruit et sage* (sage, Messieurs!), *organe de la raison par devoir, et de la prudence par état*

(quel état et quelle prudence!), *ne fera entrer de lumière dans les yeux des peuples que ce qu'il en faudra pour les éclairer peu à peu* (l'Académie économisoit la lumière). L'auteur ajoute, il est vrai : *sans blesser les yeux des peuples;* et l'on entend cette tournure vraiment académique.

Ah! Messieurs, c'en est trop : qui de vous n'est surpris, indigné, révolté? Certes, on ne sait qu'admirer le plus dans l'avocat des académies, ou la hardiesse ou l'imprudence qui présente les gens de lettres sous un pareil aspect; qui, les plaçant entre les peuples et les rois, dit à ces derniers, dans une attitude à la fois servile et menaçante : *Nous pouvons à notre choix éclaircir ou doubler sur les yeux de vos sujets le bandeau des préjugés. Payez nos paroles ou notre silence; achetez une alliance utile ou une neutralité nécessaire.* Odieuse transaction, commerce coupable, où l'on sacrifie le bonheur des hommes à des places académiques, à des faveurs de cour; prime honteuse dans le plus infâme des trafics, celui de la liberté des nations! Vous concevez maintenant, Messieurs, ce qu'exigent des académies la *décence,* la *sagesse,* la *prudence d'État :* d'État! hélas! oui, c'est le mot. Vous en faut-il une seconde preuve également frappante? Cherchez-la dans cette autre académie, sœur puînée, ou plutôt fille de l'Académie françoise, et fille digne de sa mère par le même esprit d'abjection.

On sait que, d'après une idée de Mme de Montespan (ce mot seul dit tout), l'Académie des inscriptions et belles-lettres, instituée authentiquement pour la gloire du roi, chargée d'éterniser par les médailles la gloire du roi, d'examiner les dessins des peintures, sculptures, consacrées à la gloire du roi, se soutint avec éclat près de trente ans ; mais que, vers la fin du règne, la gloire du roi venant tout à coup à manquer, il fallut songer à s'étayer de quelque autre secours. Ce fut alors que, sous un nouveau régime qui la soumit à la hiérarchie des rangs, tâche dont l'Académie françoise parut du moins exempte, l'Académie des belles-lettres chercha les moyens de se montrer utile. Elle eut recours aux antiquités judaïques, grecques et romaines, dont elle fit l'objet de ses recherches et de ses travaux Eh ! que ne s'y bornoit-elle ! Nous étions si reconnoissans d'avoir appris par elle ce qu'étoient dans la Grèce les dieux cabires, quels étoient les noms de tous les ustensiles composant la batterie de cuisine de Marc-Antoine ! Nous applaudissions à la découverte d'un vieux roi de Jérusalem, perdu depuis dix-huit cents ans dans un recoin de la chronologie : on sourit malgré soi de voir des esprits graves et sérieux s'occuper de ces bagatelles.

Certes, il valoit mieux en faire son éternelle occupation que d'étudier nos antiquités françoises pour les dénaturer, que d'empoisonner les sources

de notre histoire, que de mettre aux ordres du despotisme une érudition faussaire, que de combattre et condamner d'avance l'Assemblée nationale, en déclarant *fausse et dangereuse* l'opinion qui conteste au roi le pouvoir législatif pour le donner à la nation : c'est l'avis de MM. Secousse, Foncemagne, et de plusieurs autres membres de cette compagnie. Tel est l'esprit de ces corps, ils en font trophée ; telle est leur profession de foi publique. *La principale occupation de l'Académie des belles-lettres,* dit l'un de ses membres les plus célèbres, Mabillon, *doit être la gloire du roi...*

Qu'elles soient fermées pour jamais, ces écoles de flatterie et de servilité ! Vous le devez à vous-mêmes, à vos invariables principes. Eh ! quelle protestation plus noble et plus solennelle contre d'avilissans souvenirs, contre de méprisables habitudes, dont il faut effacer jusqu'aux vestiges, enfin contre l'infatigable adulation dont, au scandale de l'Europe, ces deux compagnies ont fatigué vos deux derniers rois? Eh ! Messieurs, l'extinction de ces corps n'est que la conséquence nécessaire du décret qui a détaché les esclaves enchaînés dans Paris à la statue de Louis XIV.

Vous avez tout affranchi : faites pour les talens ce que vous avez fait pour tout autre genre d'industrie. Point d'intermédiaire ; personne entre les talens et la nation. *Range-toi de mon soleil,*

disoit Diogène à Alexandre, et Alexandre se rangea; mais les compagnies ne se rangent point : il faut les anéantir. Une corporation pour les arts de génie! c'est ce que les Anglois n'ont jamais conçu, et, en fait de raison, vous ne savez plus rester en arrière des Anglois. Homère ni Virgile ne furent d'aucune académie, non plus que Pope et Dryden, leurs immortels traducteurs. Corneille, critiqué par l'Académie françoise, s'écrioit : *J'imite l'un de mes trois Horaces, j'en appelle au peuple.* Croyez-en Corneille : appelez au peuple comme lui.

Eh! qui réclameroit contre votre jugement? Parmi les gens de lettres eux-mêmes, les académies n'avoient guère pour défenseurs que les ennemis de la Révolution. Encore, au nombre de ces défenseurs, s'en trouve-t-il quelques-uns d'une espèce assez étrange. A quoi bon détruire, disent-ils, des établissemens prêts à tomber d'eux-mêmes à la naissance de la liberté? En vous laissant, Messieurs, apprécier ce moyen de défense, je crois pouvoir applaudir à la conjecture; et n'a-t-on pas vu, dans ces dernières années, l'accroissement de l'opinion publique servir de mesure à la décroissance proportionnelle de ces corps, jusqu'au moment où, toute proportion venant à cesser tout à coup, il n'est resté entre ces compagnies et la nation que l'intervalle immense qui sépare la servitude et la liberté.

Eh! comment l'Académie, conservant sa maladive et incurable petitesse au milieu des objets qui s'agrandissent autour d'elle; comment l'Académie seroit-elle aperçue? Qui recherchera désormais ses honneurs, obscurcis devant une gloire à la fois littéraire et patriotique? Pense-t-on que ceux de vos orateurs qui auront discuté dans la tribune, avec l'applaudissement de la nation, les grands intérêts de la France, ambitionneront beaucoup une frivole distinction à laquelle le despotisme bornoit, ou plutôt condamnoit les plus rares talens? Qui ne sent que, si Corneille et Racine ont daigné apporter dans une si étroite enceinte les lauriers du théâtre, cette bizarrerie tenoit à plusieurs vices d'un système social qui n'est plus : au prestige d'une vanité qui ne peut plus être; à la tyrannie d'un usage établi, comme un impôt, sur les talens; enfin à de petites convenances fugitives, maintenant disparues devant la liberté, et englouties dans l'égalité civile et politique comme un ruisseau dans l'Océan?

Épargnez donc, Messieurs, à l'Académie une mort naturelle; donnez à ses partisans, s'il en reste, la consolation de croire que sans vous elle étoit immortelle; qu'elle ait du moins l'honneur de succomber dans une époque mémorable, et d'être ensevelie avec de plus puissantes corporations. Pour cette fois, vous avez peu de clameurs

à craindre : car c'est une chose remarquable que l'Académie, quoique si peu onéreuse au public, n'ait jamais joui de la faveur populaire. Quant au chagrin que vous causerez à ses membres par leur séparation, croyez qu'il se contiendra dans les bornes d'une hypocrite et facile décence. Déployez donc à la fois et votre fidélité à vos principes sur les corporations, et votre estime pour les lettres, en détruisant ces corps et en traitant les membres avec une libérale équité. Celle dont vous userez envers des hommes d'un mérite reconnu, plus ou moins distingué, membres de sociétés littéraires peu nombreuses, où l'on n'est admis que dans l'âge de la maturité, ne peut fatiguer la générosité de la nation. Plût au Ciel qu'en des occasions plus importantes vous eussiez pu réparer, par des dédommagemens aussi faciles, les maux individuels opérés pour le bonheur général! plût au Ciel qu'il vous eût été permis de placer aussi aisément à côté de vos devoirs publics la preuve consolante de votre commisération pour les infortunes particulières!





MAXIMES ET PENSÉES

POLITIQUES

La Cour, les Grands, la Noblesse,
le Gouvernement, la Police.

La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et l'on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guéménée n'y réussira pas mieux.

Un curé de campagne dit au prône à ses parois-

siens : « Messieurs, priez Dieu pour le possesseur de ce château, mort à Paris de ses blessures. » (Il avoit été roué.)

Histoire de M. de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières sont pour lui. Il envoie trois louis au prêtre, qui répond : « Je dis la messe pour mon plaisir. »

On disoit de M... qu'il tenoit d'autant plus à un grand seigneur qu'il avoit fait plus de bassesses pour lui. C'est comme le lierre qui s'attache en rampant.

Un homme fort riche disoit en parlant des pauvres : « On a beau ne leur rien donner, ces drôles-là demandent toujours. » Plus d'un prince pourroit dire cela de ses courtisans.

Un provincial, à la messe du roi, pressoit de questions son voisin : « Quelle est cette dame ? — C'est la reine. — Celle-ci ? — Madame. — Celle-là, là ? — La comtesse d'Artois. — Cette autre ? » L'habitant de Versailles, impatienté, lui répondit : « C'est la feue reine. »

On demandoit à une duchesse de Rohan à quelle

epoque elle comptoit accoucher. « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur étoit d'accoucher d'un Rohan!

M. de *** promettoit je ne sais quoi à M. de L... et juroit foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme ? »

Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité.

Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

Parvenir à la fortune, à la considération, malgré le désavantage d'être sans aïeux, et cela à travers tant de gens qui ont tout apporté en naissant, c'est gagner ou remettre une partie d'échecs, ayant donné la tour à son adversaire. Souvent aussi les autres ont sur vous trop d'avantages conventionnels, et alors il faut renoncer à la partie. On peut bien céder une tour, mais non la dame.

Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique

qui voudroient former de grands calculateurs après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent? Est-ce un François à Pékin ou à Macao? est-ce un Lapon au Sénégal? ou ne seroit-ce pas, par hasard, un homme de mérite sans or et sans parchemins au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages ou tous les deux réunis? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

Un courtisan disoit à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

Un courtisan disoit : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

Les gens qui croient aimer un prince dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités me rappellent les enfans qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

Les favoris, les hommes en place, mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de

mérite; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre auroient eu bon marché aussi indignés de cette disposition qu'auroient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disoit : « Les grands veulent qu'on se dégrade non pour un bienfait, mais pour une espérance; ils prétendent vous acheter non par un lot, mais par un billet de loterie; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auroient fait les plus honnêtes gens du monde. »

Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour, ne sont, quand on n'a point la faveur de la cour, que des *péchés splendides,* comme disent les théologiens.

Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des courtisans sont cagneux.

Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui

surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs ou grands, les hommes en place, paroissent pour la plupart doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendroit-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête que les hommes doués de ces vertus ne sont pas propres à être des instrumens d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien !

Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter, pour des intérêts misérables; ils attendent, pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis; et, pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes en demandant des nouvelles de la santé de monsieur tel, de madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

Plusieurs courtisans sont haïs sans profit et pour le plaisir de l'être : ce sont des lézards qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

En voyant les princes faire de leur propre mou-

vement certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entourent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs foiblesses ; on dit : « Quel malheur que ce prince ait pour amis Damis ou Aramont ! » On ne songe pas que, si Damis ou Aramont avoient été des personnages qui eussent de la noblesse ou du caractère, ils n'auroient pas été les amis de ce prince.

L'expérience, qui éclaire les particuliers, corrompt les princes et les gens en place.

L'état de *courtisan* est un métier dont on a voulu faire une science. Chacun cherche à se hausser.

A la cour, tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

Je conseillerois à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

Amitié de cour, foi de renards et société de loups.

Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme

de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

Êtes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit, et souhaitez-vous lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible, ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos momens, à lui sauver, dans l'occasion, la vie ou l'honneur ; ne perdez point votre temps à ces bagatelles : faites plus, faites mieux, faites sa généalogie.

Vous croyez qu'un ministre, un homme en place, a tel ou tel principe, et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettroit en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic, de dire telle ou telle chose.

Les corps (parlemens, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule, glissent sur eux comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

On s'est beaucoup moqué de ceux qui parloient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à l'état social ; cependant je voudrois savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que chez les sauvages on ait vu 1° un fou, 2° un suicide, 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale ; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoiqu'en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit,* on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert :* car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été

de livrer trois cents millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorans et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats quelquefois stupides, que penser de l'humanité et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux ou plus malheureux.

Le caractère naturel du François est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et, dans le fond, très-malfaisant comme lui, il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

Autrefois le trésor royal s'appeloit l'*épargne*. On a rougi de ce nom, qui sembloit une contre-vérité

depuis qu'on a prodigué les trésors de l'État, et on l'a tout simplement appelé le *trésor royal.*

Le titre le plus respectable de la noblesse françoise, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, fouloient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendans! Et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère!

La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

Cette impossibilité d'arriver aux grandes places à moins que d'être gentilhomme est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les

pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Chérin.

Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjans pour ministres?

Si un historien tel que Tacite eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tibérius Gracchus, et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donneroit des lois dans le Forum. Ce fut lui qui avoit révélé avant Sylla ce mystère funeste.

Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine

avec les vils esclaves que peint l'auteur; c'est la comparaison des anciens, Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendans; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue, semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer la porte de la prison où étoit enfermé le malheureux Ugolin.

On a fait des livres sur les intérêts des princes; on parle d'étudier les intérêts des princes : quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples?

Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

La vraie Turquie d'Europe, c'étoit la France. On trouve dans vingt écrivains anglois : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et

ne sont si importans que parce que la terre du gentilhomme leur maître est très-considérable.

Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on diroit qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite ?

Croiroit-on que le despotisme a des partisans sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts ? On ne sauroit croire combien l'état du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le mal qu'ont fait les prêtres en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe*.

En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de ro-

sière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre; on peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies : il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du François.

C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui n'étoient point blessés et qui, presque tous, n'avoient jamais assisté à aucun siége, à aucune bataille, mais qui, en récompense, avoient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions!

En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

Presque toutes les femmes, soit de Versailles,

soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des Mme Naquart présentées ou non présentées.

En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

Les Anglois sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

Comment se fait-il que sous le despotisme le plus affreux on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

Un philosophe disoit : « Je ne sais pas comment un François qui a été une fois dans l'antichambre du roi ou dans l'Œil-de-Bœuf peut dire de qui que ce puisse être : C'est un grand seigneur. »

Les flatteurs des princes ont dit que la chasse étoit une image de la guerre; et, en effet, les paysans dont elle vient de ravager les champs doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

Dans la lutte éternelle que la société amène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu, il y a deux observations à faire. La première est que leurs actions, leurs discours, sont évalués à des mesures différentes, à des poids différens, l'un d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue et dont on part comme d'une chose arrêtée; et cela même est horrible. Cette acception de personnes, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffiroit seul pour expliquer tous ses vices. L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité il se fait ensuite une

autre malversation : c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart, tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc. C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective, le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux, et le riche, le noble, ayant pour appuis et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager les avantages et en obtenir de pareils.

C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône, et douze millions hors d'état de la leur faire.

La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi pour se moquer de lui au nom du pape.

La plupart des institutions sociales paroissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentimens qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sous de notre monnoie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et par conséquent législateur, etc. Tel paysan françois, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendans de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglois mêmes, à l'époque où ceux-ci avoient recouvré leur liberté et étoient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il ? Les Anglois, chassés du continent de

l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françoises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement, qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles et françoises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue angloise, il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi, les Anglois auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connoître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? Il faut avoir purgé de François et d'Espagnols ces terres immenses, où il ne pourroit se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglois pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglois eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

L'Anglois respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité; le François, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire, et peut-être la chose

est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

« Moi, tout; le reste, rien. » Voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. « Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi. » Voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez.

Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs frères et se précipitent sur eux.

Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

On gouverne les hommes avec la tête; on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

Il faut recommencer la société humaine, comme

Bacon disoit qu'il faut recommencer l'entendement humain.

Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité, comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales; on n'ignore pas que plusieurs navigateurs étoient persuadés qu'il y avoit de grandes îles et sans doute un continent à l'ouest avant que Colomb l'eût découvert, et il avoit lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avoit été en liaison. Philippe avoit tout préparé pour la guerre de Perse avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Wiclef.

On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie. M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les

arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre : heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

L'Assemblée nationale de 1789 a donné au peuple françois une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurans à l'aide des stomachiques.

En voyant le grand nombre des députés à l'Assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étoient remplis, on eût dit qu'ils ne les avoient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvéniens.

Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mou-

vement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposoit dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous l'embarras d'une société qui se réorganise doit paroître l'excès du désordre.

Les courtisans et ceux qui vivoient des abus monstrueux qui écrasoient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvoit réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auroient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

Dans l'ancien régime, un philosophe écrivoit des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appeloient aux places lisoit ces vérités, les affoiblissoit, les modifioit, en prenoit un vingtième, passoit pour un homme inquiétant, mais pour homme d'esprit. Il tempéroit son zèle et parvenoit à tout. Le philosophe étoit mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout; ses idées lui servent non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il écarte peut s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses!

N'est-il pas trop plaisant de voir le marquis

de Bièvre, petit-fils du chirurgien Maréchal, se croire obligé de fuir en Angleterre, ainsi que M. de Luxembourg et les grands aristocrates fugitifs après la catastrophe du 14 juillet 1789?

Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes, les suppôts des gouvernemens, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connoissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne diroit-on pas que ces connoissances sont bien compliquées? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on seroit étonné du terme où ils seroient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connoître

leurs droits et le devoir de les défendre, on eût vu que la nature, qui a formé les hommes pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police et tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connoître les hommes et n'en connoissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts, et d'une maison par ses latrines. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collége où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

M... disoit plaisamment qu'à Paris chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police, comme Pope dit que les poëtes nourrissent les critiques et les journalistes.

Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né... Comment se défieroit-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge?

L'abbé De La Ville vouloit engager à entrer dans la carrière politique M. de ***, homme mo-

deste et honnête, qui doutoit de sa capacité et qui se refusoit à ses invitations. « Eh! Monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal!* »

A l'époque de l'Assemblée des notables (1787), lorsqu'il fut question du pouvoir qu'il falloit accorder aux intendans dans les assemblées provinciales, un certain personnage important leur étoit très-favorable. On en parla à un homme d'esprit lié avec lui. Celui-ci promit de le faire changer d'opinion, et il y réussit. On lui demanda comment il s'y étoit pris; il répondit : « Je n'ai point insisté sur les abus tyranniques de l'influence des intendans; mais vous savez qu'il est très-entêté de noblesse, et je lui ai dit que de fort bons gentilshommes étoient obligés de les appeler *Monseigneur* Il a senti que cela étoit énorme, et c'est ce qui l'a amené à notre avis. »

Définition d'un gouvernement despotique : un ordre de choses où le supérieur est vil et l'inférieur avili.

Les ministres ont amené la destruction de l'autorité royale, comme le prêtre celle de la religion. Dieu et le roi ont porté la peine des sottises de leurs valets.

Un homme disoit naïvement à un de ses amis : « Nous avons, ce matin, condamné trois hommes à mort. Il y en avoit deux qui le méritoient bien. »

« On dit la puissance spirituelle, disoit M..., par opposition à la puissance bête. Spirituelle, parce qu'elle a eu l'esprit de s'emparer de l'autorité. »





PETITS DIALOGUES

PHILOSOPHIQUES

DIALOGUE Ier.

A. Comment avez-vous fait pour n'être plus sensible?

B. Cela s'est fait par degrés.

A. Comment?

B. Dieu m'a fait la grâce de n'être plus aimable. Je m'en suis aperçu, et le reste a été tout seul.

DIALOGUE II.

A. Vous ne voyez plus M...?

B. Non, il n'est plus possible.

A. Comment?

B. Je l'ai vu tant qu'il n'étoit que de mauvaises

mœurs; mais, depuis qu'il est de mauvaise compagnie, il n'y a pas moyen.

DIALOGUE III.

A. Je suis brouillé avec elle.

B. Pourquoi?

A. J'en ai dit du mal.

B. Je me charge de vous raccommoder... Quel mal en avez-vous dit?

A. Qu'elle est coquette.

B. Je vous réconcilie.

A. Qu'elle n'est pas belle.

B. Je ne m'en mêle plus.

DIALOGUE IV.

A. Croiriez-vous que j'ai vu Mme de *** pleurer son ami en présence de quinze personnes?

B. Quand je vous disois que c'étoit une femme qui réussiroit à tout ce qu'elle voudroit entreprendre!

DIALOGUE V.

A. Vous marierez-vous?

B. Non.

A. Pourquoi?

B. Parce que je serois chagrin.

A. Pourquoi?

B. Parce que je serois jaloux.

A. Et pourquoi seriez-vous jaloux?

B. Parce que je serois cocu.

A. Qui vous a dit que vous seriez cocu?

B. Je serois cocu parce que je le mériterois.

A. Et pourquoi le mériteriez-vous?

B. Parce que je me serois marié.

DIALOGUE VI.

Le Cuisinier. Je n'ai pu acheter ce saumon.

Le Docteur de Sorbonne. Pourquoi?

Le Cuisinier. Un conseiller le marchandoit.

Le Docteur de Sorbonne. Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.

DIALOGUE VII.

A. Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres.

B. C'est que j'ai vécu avec eux.

A. Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère?

B. Point du tout... Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes, qui ont même, en ma présence, regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

DIALOGUE VIII.

Le Vieillard. Vous êtes misanthrope de bien bonne heure! Quel âge avez-vous?

Le Jeune Homme. Vingt-cinq ans.

Le Vieillard. Comptez-vous vivre plus de cent ans ?

Le Jeune Homme. Pas tout à fait.

Le Vieillard. Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans?

Le Jeune Homme. Cela seroit absurde à croire.

Le Vieillard. Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices... Encore cela ne seroit-il pas raisonnable quand ils seroient corrigés d'ici à soixante-quinze ans, car il ne vous resteroit plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée.

Le Jeune Homme. Votre remarque mérite quelque considération... J'y penserai.

DIALOGUE IX.

A. Il a cherché à vous humilier.

B. Celui qui ne peut être honoré que par lui-même n'est guère humilié par personne.

DIALOGUE X.

A. La femme qu'on me propose n'est pas riche.

B. Vous l'êtes.

A. Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'assortir.

DIALOGUE XI.

A. Je l'ai aimée à la folie; j'ai cru que j'en mourrois de chagrin.

B. Mourir de chagrin! Mais vous l'avez eue?

A. Oui.

B. Elle vous aimoit?

A. A la fureur, et elle a pensé en mourir aussi.

B. Eh bien! comment donc pouviez-vous mourir de chagrin?

A. Elle vouloit que je l'épousasse.

B. Eh bien! Une jeune femme, belle et riche, qui vous aimoit, dont vous étiez fou?

A. Cela est vrai; mais épouser, épouser! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

DIALOGUE XII.

A. La place est honnête.

B. Vous voulez dire lucrative.

A. Honnête ou lucratif, c'est tout un.

DIALOGUE XIII.

A. Ces deux femmes sont fort amies, je crois.

B. Amies! là... vraiment?

A. Je le crois, vous dis-je : elles passent leur vie ensemble. Au surplus, je ne vis pas assez dans leur

société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

DIALOGUE XIV.

A. M. de R..... parle mal de vous.

B. Dieu a mis le contre-poison de ce qu'il peut dire dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire.

DIALOGUE XV.

A. Vous connoissez M. le comte de *** : est-il aimable?

B. Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connoissances : voilà tout.

DIALOGUE XVI.

A. Je lui ferois du mal volontiers.

B. Mais il ne vous en a jamais fait.

A. Il faut bien que quelqu'un commence.

DIALOGUE XVII.

Damon. Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte.

Célimène. Oh! il est jeune encore, mais il a un bon esprit; il finira par se faire vingt mille livres de rente, et prendre son parti sur tout le reste.

DIALOGUE XVIII.

A. Il paroît que tout le mal dit par vous sur madame de *** n'est que pour vous conformer au bruit public : car il me semble que vous ne la connaissez point.

B. Moi? Point du tout.

DIALOGUE XIX.

A. Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de ***?

B. Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi.

A. C'est pour cela que je vous le demande.

DIALOGUE XX.

Damon. Vous me paroissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

Clitandre. Si bien que pour peu de chose je vous dirois ce que je pense d'elles.

Damon. Dites-le-moi.

Clitandre. Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

DIALOGUE XXI.

A. J'ai fait comme les gens sages quand ils font une sottise.

B. Que font-ils?

A. Ils remettent la sagesse à une autre fois.

DIALOGUE XXII.

A. Voilà quinze jours que nous perdons. Il faut pourtant nous remettre...

B. Oui, dès la semaine prochaine.

A. Quoi! sitôt?

DIALOGUE XXIII.

A. On a dénoncé à M. le garde des sceaux une phrase de M. de L.....?

B. Comment retient-on une phrase de L.....?

A. Un espion.

DIALOGUE XXIV.

A. Il faut vivre avec les vivans.

B. Cela n'est pas vrai : il faut vivre avec les morts.

DIALOGUE XXV.

A. Non, Monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle.

B. C'est mon droit : cette chapelle a été bâtie par mes ancêtres.

A. Oui ; mais il y a eu depuis une transaction qui ordonne qu'après monsieur votre père, qui est mort, ce soit mon tour.

B. Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

DIALOGUE XXVI.

A. Monsieur, je suis un pauvre comédien de province qui veut rejoindre sa troupe : je n'ai pas de quoi...

B. Vieille ruse ! Monsieur, il n'y a point là d'invention, point de talent.

A. Monsieur, je venois sur votre réputation...

B. Je n'ai point de réputation, et ne veux point en avoir.

A. Ah ! Monsieur !

B. Au surplus, vous voyez à quoi elle sert, et ce qu'elle rapporte.

DIALOGUE XXVII.

A. Vous aimez Mlle ***; elle sera une riche héritière.

B. Je l'ignorois; je croyois seulement qu'elle seroit un riche héritage.

DIALOGUE XXVIII.

Le Notaire. Fort bien, Monsieur, dix mille écus de legs. Ensuite?

Le Mourant. Deux mille écus au notaire.

Le Notaire. Monsieur, mais où prendra-t-on l'argent de tous ces legs?

Le Mourant. Eh! mais, vraiment, voilà ce qui m'embarrasse.

DIALOGUE XXIX.

A. Mme ***, jeune encore, avoit épousé un homme de soixante-dix-huit ans, qui lui fit cinq enfans.

B. Ils n'étoient peut-être pas de lui.

A. Je crois qu'ils en étoient, et je l'ai jugé à la haine que la mère avoit pour eux.

DIALOGUE XXX.

La Bonne à l'Enfant. Cela vous a-t-il amusée ou ennuyée?

Le Père. Quelle étrange question! Plus de simplicité. Ma petite!

La petite Fille. Papa!

Le Père. Quand tu es revenue de cette maison-là, quelle étoit ta sensation?

DIALOGUE XXXI.

A. Connoissez-vous Mme de B...?

B. Non.

A. Mais vous l'avez vue souvent?

B. Beaucoup.

A. Eh bien?

B. Je ne l'ai pas étudiée.

A. J'entends.

DIALOGUE XXXII.

Clitandre. Mariez-vous.

Damis. Moi! point du tout. Je suis bien avec moi, je me conviens, et je me suffis. Je n'aime point, je ne suis point aimé. Vous voyez que c'est comme si j'étois en ménage, ayant maison et vingt-cinq personnes à souper tous les jours.

DIALOGUE XXXIII.

A. M. de *** vous trouve une conversation charmante.

B. Je ne dois pas mon succès à mon partner lorsque je cause avec lui.

DIALOGUE XXXIV.

A. Concevez-vous M. ***? Comme il a été peu étonné d'une infamie qui nous a confondus!

B. Il n'est pas plus étonné des vices d'autrui que des siens.

DIALOGUE XXXV.

A. Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit.

B. Je le crois : jamais elle n'a été plus sotte; et quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

DIALOGUE XXXVI.

Damon. Vous marierez-vous?

Clitandre. Quand je songe que, pour me marier, il faudroit que j'aimasse, il me paroît non pas impossible, mais difficile que je me marie; mais quand je songe qu'il faudroit que j'aimasse et que je fusse

aimé, alors je crois qu'il est impossible que je me marie.

DIALOGUE XXXVII.

Damon. Pourquoi n'avez-vous rien dit quand on a parlé de M. ***?

Clitandre. Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

DIALOGUE XXXVIII.

Madame de ***. Qui est-ce qui vient vers nous?

Madame de C... C'est Mme de Ber ..

Madame de ***. Est-ce que vous la connoissez?

Madame de C... Comment! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier?

DIALOGUE XXXIX.

A. Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la constitution sera nuisible aux beaux-arts?

B Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies, un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui, se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera

sortir du cercle des petites conventions qui avoient gêné son essor.

DIALOGUE XL.

A. Détournez la tête, voilà M. de L...

B. N'ayez pas peur : il a la vue basse.

A. Ah ! que vous me faites de plaisir ! Moi, j'ai la vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

DIALOGUE XLI.

SUR UN HOMME SANS CARACTÈRE.

Dorante. Il aime beaucoup M. de B...

Philinte. D'où le sait-il ? qui lui a dit cela ?

DIALOGUE XLII.

DE DEUX COURTISANS.

A. Il y a long-temps que vous n'avez vu M. Turgot ?

B. Oui.

A. Depuis sa disgrâce, par exemple ?

B. Je le crois : j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

DIALOGUE XLIII.

DU ROI DE PRUSSE ET DE D'ARGET

Le Roi. Allons, d'Arget, divertis-moi : conte-moi l'étiquette du roi de France. Commence par son lever.

(Alors d'Arget entre dans tout le détail de ce qui se fait; dénombre les officiers, valets de chambre, leurs fonctions, etc.)

Le Roi (en éclatant de rire). Ah ! grand Dieu ! si j'étois roi de France, je ferois un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

DIALOGUE XLIV.

DE L'EMPEREUR ET DU ROI DE NAPLES.

Le Roi. Jamais éducation ne fut plus négligée que la mienne.

L'Empereur. Comment? (*A part.*) Cet homme vaut quelque chose.

Le Roi. Figurez-vous qu'à vingt ans je ne savois pas faire une fricassée de poulet; et le peu de cuisine que je sais, c'est moi qui me le suis donné.

DIALOGUE XLV.

ENTRE MADAME DE B... ET MONSIEUR DE L...

Monsieur de L... C'est une plaisante idée de

nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari.

Madame de B... J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne.

Monsieur de L... Cela est vrai; il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourroit se plaindre.

Madame de B... J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse.

Monsieur de L... Cela est juste. A propos, mais un tel, vous ne me l'avez point avoué : est-ce avant ou après moi?

Madame de B... C'est avant. Je n'ai jamais osé vous le dire : j'étois si jeune quand vous m'avez eue!

Monsieur de L... Une chose m'a surpris.

Madame de B... Qu'est-ce?

Monsieur de L... Pourquoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S...? Il nous manquoit.

Madame de B... J'en ai été bien fâchée. Il est parti il y a un mois pour l'Isle de France.

Monsieur de L... Ce sera pour son retour.

DIALOGUE XLVI.

ENTRE LES MÊMES.

Monsieur de L... Ah ! ma chère amie, nous sommes perdus : votre mari sait tout.

Madame de B... Comment ? Quelque lettre surprise ?

Monsieur de L... Point du tout.

Madame de B... Une indiscrétion ? une méchanceté de quelques-uns de nos amis ?

Monsieur de L... Non.

Madame de B... Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ?

Monsieur de L... Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

Madame de B... Les lui avez-vous prêtés ?

Monsieur de L... Sur-le-champ.

Madame de B... Oh bien ! il n'y a pas de mal : il ne sait plus rien.

DIALOGUE XLVII.

ENTRE QUELQUES PERSONNES, APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'OPÉRA DES DANAIDES, PAR LE BARON DE TSCHOUDY.

A. Il y a dans cet opéra quatre-vingt-dix-huit morts.

B. Comment?

C. Oui. Toutes les filles de Danaüs, hors Hypermnestre, et tous les fils d'Égyptus, hors Lyncée.

D. Cela fait bien quatre-vingt-dix-huit morts.

E., *médecin de profession*. Cela fait bien des morts; mais il y a en effet bien des épidémies.

F., *prêtre de son métier*. Dites-moi un peu, dans quelle paroisse cette épidémie s'est-elle déclarée? Cela a dû rapporter beaucoup au curé.

DIALOGUE XLVIII.

ENTRE D'ALEMBERT ET UN SUISSE DE PORTE.

Le Suisse. Monsieur, où allez-vous?

D'Alembert. Chez M. de ***.

Le Suisse. Pourquoi ne me parlez-vous pas?

D'Alembert. Mon ami, on s'adresse à vous pour savoir si votre maître est chez lui.

Le Suisse. Eh bien donc?

D'Alembert. Je sais qu'il y est, puisqu'il m'a donné rendez-vous.

Le Suisse. Cela est égal; on parle toujours. Si on ne me parle pas, je ne suis rien.

DIALOGUE XLIX.

ENTRE LE NONCE PAMPHILI ET SON SECRÉTAIRE.

Le Nonce. Qu'est-ce qu'on dit de moi dans le monde?

Le Secrétaire. On vous accuse d'avoir empoisonné un tel, votre parent, pour avoir sa succession.

Le Nonce. Je l'ai fait empoisonner, mais pour une autre raison. Après?

Le Secrétaire. D'avoir assassiné la Signora... pour vous avoir trompé.

Le Nonce. Point du tout : c'est parce que je craignois pour un secret que je lui avois confié. Ensuite?

Le Secrétaire. D'avoir donné la..... à un de nos pages.

Le Nonce. Tout le contraire : c'est lui qui me l'a donnée. Est-ce là tout?

Le Secrétaire. On vous accuse de faire le bel esprit, de n'être point l'auteur de votre dernier sonnet.

Le Nonce. Cazzo! Coquin! sors de ma présence.

DIALOGUE L.

* *A* Je n'en sais rien; mais on le dit, et je le crois.

B. Vous commencez par croire, et c'est peut-être ce que n'ont pas fait ceux qui ont mis ce bruit-là dans le monde.

DIALOGUE LI.

* Vous m'aviez dit que c'étoit un honnête homme.

Non; je vous ai dit que c'étoit un assez honnête homme.

DIALOGUE LII.

* *A.* Vous m'avez accusé de malhonnêteté?

B. Cela n'est pas vrai. Au surplus, quel mal cela vous fait-il? On sait bien que l'on n'est pas pendu pour être malhonnête.

DIALOGUE LIII.

* *A.* Il n'a pu vous voir; il a eu des affaires.

B. Je le crois : comme il n'en finit aucune, il ne sauroit manquer d'en avoir toujours beaucoup.

DIALOGUE LIV

* *Dovincourt.* Je le lui ferai entendre à lui-même; je lui dirai : *Monsieur...*

Aramont. Si vous lui disiez *Monsieur,* toute conversation finiroit, car il n'aime à être appelé que *Monseigneur.*

DIALOGUE LV.

ENTRE UN MAITRE ET SON VALET.

* *Le Maître.* Coquin, depuis que ta femme est

morte, je m'aperçois que tu t'enivres tous les jours. Tu ne t'enivrois autrefois que deux ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remaries dès demain.

Le Valet. Ah! Monsieur, laissez quelques jours à ma douleur!

DIALOGUE LVI.

* — Je suppose, Monsieur, que vous me devez dix mille écus..

— Monsieur, prenez, je vous prie, une autre hypothèse.

DIALOGUE LVII.

D'UN HOMME BROUILLÉ AVEC UN ANCIEN AMI.

* *A*. Je vous parle de M. de L...

B. Je ne le connois pas.

A. Que me dites-vous là? Je vous ai vus très-bien.

B. Je croyois le connoître.

DIALOGUE LVIII.

* *B*. Ne trouvez-vous pas M... très-aimable?

C. Pas autrement.

B. Cela est extraordinaire.

C. Il l'est davantage que vous le trouviez tel.

B. Je n'en reviens pas. Vous ne l'avez peut-être jamais vu que chez lui; il faut le voir dans les maisons où il est à son aise. (*C'étoit un homme que sa femme maîtrisoit au point de l'empêcher de parler.*)

DIALOGUE LIX.

* *A*. Cet homme a-t-il de l'esprit? (*Il parloit.*)

B. Vous ressemblez aux gens qui demandent l'heure qu'il est tandis que la pendule sonne.

DIALOGUE LX.

* *A*. Vous avez trop mauvaise opinion des hommes : il se fait beaucoup de bien.

B. Le diable ne peut pas être partout.

DIALOGUE LXI.

* *A*. N'auriez-vous pas besoin d'argent?

B. Toujours.

DIALOGUE LXII.

* *Mademoiselle* ***. Je lui ai confié notre amour; je lui ai tout dit.

B. Comment avez-vous tourné cela?

Mademoiselle ***. Je lui ai prononcé votre nom.

DIALOGUE LXIII.

* *A*. On dit que vous voulez épouser Mlle ***.

B. Non. Quel étrange propos!

A. Pourquoi pas?

B. Le nœud est trop fort pour l'intrigue.

DIALOGUE LXIV.

* *Cléon*. Je ne vous vois pas. C'est que votre mari n'est pas fait comme un autre homme.

Céphise. Il croit par là éviter de ressembler à tous les maris.

DIALOGUE LXV.

* *A*. Mme de *** vous trouve très-aimable.

B. J'ai cela de bon que je fais peu de cas de mes succès.

DIALOGUE LXVI.

* *Cidalise*. Vous aimez ma sœur : elle n'a pourtant pas d'esprit.

Dorise. Cela est vrai, et je ne m'en pique point.

Damon. Vous avez plus d'esprit que moi : car sans m'aimer vous avez l'esprit de me plaire, et moi je n'ai pas celui de vous plaire en vous aimant.

DIALOGUE LXVII.

* *A*. Si vous faites cela, je ne vous le pardonnerai jamais.

B. Parbleu ! c'est bien ce que j'espère.

DIALOGUE LXVIII.

* *A*. Je dois me défier de tout le monde, à ce qu'il prétend.

B. Eh bien?

A. Je fais ce qu'il ordonne, à commencer par lui.

DIALOGUE LXIX.

* *A*. Vous avez beaucoup à vous plaindre de son ingratitude.

B. Pensez-vous que lorsque je fais le bien je n'aye pas l'esprit de le faire pour moi?

DIALOGUE LXX.

* *Céline*. Il ne m'aime pas.

Damon. Comment vous aimeroit-il? vous réunissez presque toutes les perfections.

Céline. Eh bien?

Damon. L'amour aime qu'elles soient son ouvrage. Il n'a rien à parer chez vous. Son imagination ne peut ni créer ni embellir. Elle reste en repos.

DIALOGUE LXXI.

* *Chloé.* Madame, n'avez-vous jamais été jeune?

Artémise. Jamais tant que vous, Madame.

DIALOGUE LXXII.

* *A.* Il faut le quitter.

B. Le quitter! Plutôt la mort!... Que me conseillez-vous?

DIALOGUE LXXIII.

* *Damon (au bal, à Églé sous le masque).* Êtes-vous jolie?

Eglé. Je l'espère.





QUESTION

Pourquoi ne donnez-vous plus rien au public?

RÉPONSES.

C'est que le public me paroît avoir le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement.

C'est qu'un homme raisonnable ne peut agir sans motif, et qu'un succès ne me feroit aucun plaisir, tandis qu'une disgrâce me feroit peut-être beaucoup de peine.

C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie.

C'est que je travaille pour les Variétés Amusantes, qui sont le théâtre de la nation, et que je mène de front avec cela un ouvrage philosophique, qui doit être imprimé à l'Imprimerie royale.

C'est que le public en use avec les gens de

lettres comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux qu'ils enrôlent : enivrés le premier jour, dix écus; et des coups de bâton le reste de la vie.

C'est qu'on me presse de travailler par la même raison que, quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer dans la rue des singes ou des meneurs d'ours.

Exemple de M. Thomas insulté pendant toute sa vie et loué après sa mort.

Gentilshommes de la chambre, comédiens, censeurs, la police, Beaumarchais.

C'est que j'ai peur de mourir sans avoir vécu.

C'est que tout ce qu'on me dit pour m'engager à me produire est bon à dire à Saint-Ange et à Murville.

C'est que j'ai à travailler, et que les succès perdent du temps.

C'est que je ne voudrois pas faire comme les gens de lettres, qui ressemblent à des ânes ruant et se battant devant un râtelier vide.

C'est que, si j'avois donné à mesure les bagatelles dont je pouvois disposer, il n'y auroit plus pour moi de repos sur la terre.

C'est que j'aime mieux l'estime des honnêtes gens et mon bonheur particulier que quelques éloges, quelques écus, avec beaucoup d'injures et de calomnies.

C'est que, s'il y a un homme sur la terre qui ait

le droit de vivre pour lui, c'est moi, après les méchancetés qu'on m'a faites à chaque succès que j'ai obtenu.

C'est que jamais, comme dit Bacon, on n'a vu marcher ensemble la gloire et le repos.

Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas.

Parce que je resterois à moitié chemin de la gloire de Jeannot.

Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble.

C'est que plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux.

C'est que j'ai connu presque tous les hommes célèbres de notre temps, et que je les ai vus malheureux par cette belle passion de célébrité, et mourir après avoir dégradé par elle leur caractère moral.





QUESTION

Si, dans la société, un homme doit ou peut laisser prendre sur lui ces droits qui souvent humilient l'amour-propre.

Cette question est plus difficile à résoudre qu'elle ne le paroît d'abord. Ceux qui sont pour l'affirmative prétendent que l'amitié véritable est un contrat par lequel chacune des parties consacre à l'autre toute son existence. Ils disent que, si l'amitié ne laisse pas le droit de donner des secours à son ami, ou d'en recevoir, elle est une chimère ridicule; que son principal bonheur consiste à lever ou déchirer ce voile de décence que les hommes ont jeté sur leurs besoins pour se dispenser de se secourir, en continuant de se prodiguer les marques de l'affection la plus vive; que c'est celui qui donne qui est honoré et obligé, etc.

Ceux qui sont pour la négative me paroissent appuyer leur opinion par des raisons plus solides. Ils disent que l'amitié étant une union pure des

âmes, elle ne doit pas se laisser soupçonner d'un autre motif. On peut appliquer cette réflexion à l'amour même. En tout état de cause, on fait toujours très-bien de ne donner que le moins qu'on peut atteinte à cette règle. Celui qui reçoit n'accepte sûrement que parce qu'il respecte l'âme de celui qui donne; mais d'où sait-il que cette âme ne se dégradera point? et alors quel désespoir de lui avoir obligation! D'où sait-il que cette âme, en supposant qu'elle reste noble, ne cessera point de l'aimer, voudra bien ne jamais se prévaloir de ses avantages? Quelle âme il faut avoir pour laisser à celle d'un autre la liberté de tous ses mouvemens, tandis que je pourrois les contraindre et les diriger vers mon bonheur apparent! Ce sacrifice continuel de mon intérêt est peut-être plus difficile que le sacrifice momentané de ma personne; et le bienfaiteur qui en est capable a nécessairement l'avantage sur celui qu'il a obligé, en leur supposant d'ailleurs une égale élévation dans le caractère. Or j'ai peine à croire que l'homme puisse supporter l'idée de la supériorité d'une âme sur la sienne. J'en juge par la peine avec laquelle les âmes les plus fortes voient une supériorité fondée sur des choses moins essentielles. Il suit au moins de tout ceci que dès que je reçois un bienfait, je m'engage, pour mon bienfaiteur, qu'il sera toujours vertueux, qu'il n'aura jamais tort avec moi;

qu'il ne cessera point de m'aimer, ni moi de lui être attaché. Si les deux premières de ces conditions n'ont pas lieu, c'est au bienfaiteur à rougir; mais celui qui a reçu le bienfait doit pleurer.

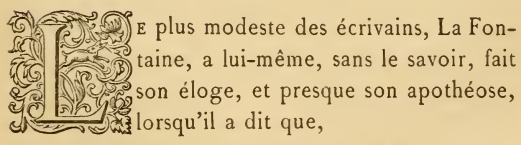




ÉLOGE
DE LA FONTAINE

Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille en 1774.

Æsopo ingentem statuam posuere Attici.
Phed., l. ii, *Epilog.*



Le plus modeste des écrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que,

> Si l'apologue est un présent des hommes,
> Celui qui nous l'a fait mérite des autels.

C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; et c'est vous, Messieurs, qui, dans ce concours solennel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur

l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poëtes, ses deux poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les momens. Mais, s'il est doux de louer La Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale indulgente qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et nous mèneroit à la vertu en nous rendant à la nature, comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons sans blesser l'unité? Comment parler de cet heureux instinct qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages; qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits, et forma d'une âme si naïve et d'un esprit si fin un ensemble si piquant et si original? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les grâces, et ennuyer nos lecteurs pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens? Pour moi, Messieurs, évitant de discuter ce qui doit être senti, et de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa

morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'un et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs; et, dans ces différens points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'apologue remonte à la plus haute antiquité, car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves : on offre de face la vérité à son égal; on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais, quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lokman et Pilpay dans l'Orient, Ésope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvroit trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentoit. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence; Faërne, car

j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier; Faërne, qui dans sa latinité du seizième siècle sembleroit avoir imité Phèdre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés, et leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'apologue et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute; mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existoit à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devroit pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges ni à tous les esprits; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain

qu'un traité de philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu :
>
> (Molière.)

car c'étoient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable, que Quintilien regardoit comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien : écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentimens universels, dans les idées généralement reçues, et pour ainsi dire dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'étoit le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations, car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentimens nés avec nous, ne voit

point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

Une ample comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer, et, s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différens vices que réunit la nôtre; s'ils ont pu se dire comme lui :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets...

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; La Fontaine nous dispense de cette étude en nous montrant à nous-mêmes, différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers, aux individus de chaque espèce; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale, et l'illusion où il nous amène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers

n'avoient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions[1], devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière étoit si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrois, Messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine, montrer entre eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au

---

1. Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant *: Retirez-vous, vous puez le vin;* ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *Otons-nous, car il sent?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui, *n'étant que d'un simple chien,* fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie?

Tous mes discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ·
Ce seroient paroles exquises
Si c'étoit un grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espèce; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature et Molière, la meilleure étude d'un poëte comique.

vain désir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie : les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois

les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance, choquant pour la société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule : il seroit raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes, et, si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus

originaux que la France ait jamais produits [1].

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire : rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice, il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un bonheur. Mais, s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseroient d'être nécessaires et que la société n'en auroit plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même, et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paroissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent,* comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont, en effet, la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa na-

1. Ils ont été enterrés dans l'église Saint-Joseph, rue Montmartre.

ture par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendroit, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnoissable à lui-même par sa sagesse qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de La Fontaine. Un ancien osoit dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action : c'est la morale de Montaigne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avoit point de prise sur son âme, s'en écartoit naturellement, et la facilité même de son caractère sembloit l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme : il est celui de la vie commune, de la raison

vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite : voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit La Fontaine, il le montre comme une foiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre : les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent; pour La Fontaine, ce sont des passans incommodes dont il songe à se garantir. Il rit et ne hait point [1]. Censeur assez indulgent de nos foiblesses, l'avarice est

---

1. *Ridet et odit.* JUVÉNAL.

de tous nos travers celui qui paroît le plus révolter son bon sens naturel. Mais, s'il n'éprouve et n'inspire point

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et pour ainsi dire rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi; enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens, leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, Messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur des contes, grâce que ses derniers momens ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce héros dont il fut estimé[1], qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le

1. Le grand Condé.

récit des exploits que sa vertu condamnoit; et, si le zèle d'une pieuse sévérité reprochoit encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerois qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère : car c'est lui qui, plus que Boileau,

> Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;
> (Boileau.)

je remarquerois que les écrits de ce genre ne passèrent longtemps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres,* comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite et publiquement avouée des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterois que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Boccace, malgré leur élé-

gance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur *Joconde,* lui donne sur l'Arioste lui-même. Et, parmi ses successeurs, qui pourroit-on lui comparer? Seroit-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la foiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les Grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Sénecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de *la Métromanie,* dont l'originalité, souvent heureuse, paroît quelquefois trop bizarre? Non sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge, exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavoueroit le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existoit avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidens; de généraliser des peintures locales; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie; d'animer ses récits par cette gaieté de style qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparoît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son

lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances, talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine vouloit sacrifier, et j'aurois essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étois forcé d'associer ses contes à ses apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

SECONDE PARTIE

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvoient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différens genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions; et, quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres ecrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point

mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style, La Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier; le *bonhomme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avoit prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'*inimitable*. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues, et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe, en effet, de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre : le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant : c'est à lui seul qu'il étoit réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage

et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvemens de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce, et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante, y devient nécessaire, et ne paroît, comme dans la fable du *Chêne* et du *Roseau,* dans celle du *Soleil et Borée,* que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, Messieurs, le poëte des Grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois, en effet, n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneroient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présens au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le

livre qui les a fait naître? Je suppose, en effet, que mes rivaux relèvent, l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures, d'autant plus étonnantes qu'elles paroissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentimens, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie, qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour à tour dans un renard Patrocle, Ajax, Annibal; Alexandre dans un chat; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence : que prouveront-ils, ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner

comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paroissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimoit, *la grâce de la soudaineté;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières; dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre, de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables et le fait reconnoître partout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses.

Quand le loup, par exemple, accusant, auprès du lion malade, l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

> Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale et aux plus grands intérêts de la société? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'une faisant valoir la raison du premier occupant et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété. Et La Fontaine, faisant dire à la belette :

> Et quand ce seroit un royaume?

disant lui-même ailleurs :

> Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lec-

ture si attachante, même pour les esprits les plus élevés : c'est qu'à propos du dernier insecte il se trouve plus naturellement qu'on ne croit près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine si j'osois dire que le système abstrait *Tout est bien* paroît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo, dans la fable de *la Citrouille et le Gland,* qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits? Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste : car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe; il semble même avoir craint de le paroître. C'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler; c'est pour ainsi dire son secret, et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté,

> Un philosophe, un marbre, une statue,
> Auroient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers qu'il se plaît à faire cause com-

mune avec nous et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice, il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satire faite : c'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement, c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve, qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvemens de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentimens, dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les plus chers et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature

du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute, La Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable et tous les trésors de l'imagination ; sans doute, le *fablier* étoit né pour porter des fables; mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avoit-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes, du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne*? Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnoître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine! ta gloire en est plus grande : le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans,

s'enflammer tout à coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que La Fontaine les voyoit à une trop grande distance; c'est qu'ils ne lui montroient pas, comme le poëte françois, quel usage on pouvoit faire de cette langue qu'il devoit lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devoit, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle; mais, bientôt revenu au ton qui lui appartenoit, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante étoit le vrai caractère de son esprit, caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau, en avançoient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style; mais elle ne s'enrichissoit pas moins dans les mains de La Fontaine, qui lui rendoit les biens qu'elle avoit laissé perdre, et qui, comme certains curieux rassemblant avec soin des monnoies antiques, se composoit un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques qui présentent sa pensée avec toutes les

nuances accessoires, car nul auteur n'a mieux senti le besoin de *rendre son âme visible :* c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paroît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh ! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine étoit né poëte, et cette partie de ses talens ne pouvoit se développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé jusqu'alors. Il la cultivoit par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens comme il convient le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue La Fontaine seroit indigne d'admirer son critique s'il ne se permettoit d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait; il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadre,

voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore, dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse, qui, se balançant dans les airs,

La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talens de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables; mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connoître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entiers dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages : c'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer tout entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connoissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par

l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens, à mesure qu'il a lui-même, par sa propre expérience, étendu la sphère de ses idées; et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière et à La Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits,

> Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
> (Boileau.)

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou françois. Tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin, et, s'il eut la bêtise, suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui, et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. Lamotte, qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part, Lamotte fit des fables... O La Fontaine! la révolution d'un siècle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme

rare; mais, après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel

Ni la grâce, plus belle encor que la beauté;

ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour;* dissertant sur son art et sur la morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paroît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche, quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvoit être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à l'*art de plaire* celui *de n'y penser pas,* et dont les fautes, quelquefois heureuses, font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La négligence, à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations et pour tous les âges, sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? qui peut frapper les

enfans, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages en les mettant sous leurs yeux, illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples? C'est ce fond de raison universelle répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités : car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction; et, si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connoissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre; où, le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte qui

saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément les finesses de la langue, les bienséances du style, et ces convenances générales dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société? S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets et si respectables d'ailleurs, pourroient-ils... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute, cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère[1].

TROISIÈME PARTIE

Un homme ordinaire, qui auroit dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si inté-

---

1. On sait qu'un étranger demanda à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de deux mille livres à la médaille académique.

ressante dans les écrits de La Fontaine, seroit cher à tous ceux qui le connoîtroient; mais le fabuliste avoit pour eux (et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous) un attrait encore plus piquant : c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme. Il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de *Psyché,* où il représente la variété de ses goûts sous le nom de Polyphile, qui *aime les jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers,* et *réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse.* On ne peut assez admirer ce fond de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par

Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition lorsque, attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard :

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous devoient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages.

Seroit-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès il l'eût soigneusement cultivée? Non, sans doute : car cet homme qu'on a cru[1] inconnu à lui-même déclare formellement qu'il étudioit sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoi-

---

1. A La Fontaine, à lui seul inconnu.

Marmontel, *Épître aux poëtes.*

qu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paroît trop sacrifiée à la prudence ; de là quelques contradictions sur différens objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fond de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes ; mais, toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas, qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre, La Fontaine ne prend point le change : il admire ce trait avec une bonne foi plaisante, il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnois

celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite. Toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même; mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'étoit vu trompé, et, comme il dit, *enquinaudé:* car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus. Le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile* de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais, après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui étoit celui d'un enfant, dont en effet il venoit de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvemens d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions, et, tandis que la plupart des moralistes les considéroient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des

stoïciens avoient rendue familière à l'antiquité, paroissoit de son temps une idée nouvelle; et, si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment; c'est que des passions modérées étoient les instrumens de son bonheur. Sans doute, le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignoit d'être entraîné par elles, et les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle. Fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paroît que ce qu'il aima le plus dans les femmes fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté; mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvoit, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers :

> Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
> Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
> Encor en tire-t-on un souris quelquefois...?

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduit sans danger et avec tant de grâces dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de *Psyché*. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les foiblesses des femmes, et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité et le trop d'esprit; mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales; et, dans cette *Psyché* même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent

ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon qui, séduite par cet esprit de parti fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine : car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressoient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et, dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservoit des droits sur son cœur.

Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien-aimée!

s'écrioit-il dans le regret que lui laissoient les momens perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage, car, tout étonnant que paroît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité; mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre; mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire, et les Chaulieu, les La Fare, avec lesquels il vivoit familièrement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénelon, récompensèrent le mérite de La Fontaine et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bien-

faits allèrent étonner les savans du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller, dans sa caducité, chercher loin de sa patrie les secours nécessaires à la simple existence : c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnoissance et un courage qu'il devoit estimer; peut-être, parmi les écrivains dont il présentoit les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé, et la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié un homme qui fut un des ornemens de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage, et le mérite de La Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain : il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages, et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il sembloit tenir de sa mère; Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvoit point dans des fables. C'étoit un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un

précepte de *l'Art poétique* de former tous les héros de la tragédie sur le monarque françois [1], et la description du passage du Rhin importoit plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'Académie françoise, malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre), La Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres, ce qui paroît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur, et comme à son insu ; libre de chagrins domestiques, d'inquiétude sur son sort ; possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir,* dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude,

---

1. *Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,*
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
BOILEAU, *Art poétique.*

malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvoit bien partout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à la fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien:

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et le sentiment d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses foiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les foiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils (car il avoit cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié), l'autre lui donne un asile dans sa maison. Il se croit parmi

des frères : ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits : il en a le droit, car il rendroit tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté, et, sans blâmer le philosophe qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimoit : c'étoit sa reconnoissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute (il le faut bien) un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrâce; mais, si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avoit été détenu; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison, dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité non dans un écrit public, monument d'une reconnoissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur, j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine !

essuie tes larmes, écris cette fable charmante des *Deux Amis*, et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment. Je reconnois le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami.* Qui l'avoit mieux reçu de la nature, ce don si rare? qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux? O vous, Messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques, qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevoit cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue: *J'y allois?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse, et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes foibles yeux ont pu

saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature un homme qui en fut véritablement un prodige, qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste, reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bonhomme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut, dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son Éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs, et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts même participent quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de bon. ressemblance remarquable avec

Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu pour ainsi dire inséparable de son nom.





NOTES ET VARIANTES

Page 2, ligne 21. *Mandeville.* Il s'agit ici de Bernard de Mandeville (1670-1733), auteur d'un ouvrage ou roman philosophique et politique, intitulé : *La Fable des Abeilles. — The Fable of the Bees, or Private Vices publich Benefits.* La première édition de cet ouvrage, célèbre au XVIIIe siècle, qui a exercé sur ses écrivains les plus illustres une certaine influence, parut en 1723. Il en existe une traduction française par Bertrand (*Londres* (Amsterdam), Jean Nourse, 1740, 4 vol. in-8).

L'objet de l'auteur est complexe. Il indique cependant dans sa préface le but principal de son livre dans les termes suivants :

« J'ai voulu montrer aussi, dans ce que j'ai dit des différentes professions, combien les ingrédiens qui composent une société puissante sont pour la plupart méprisables et vils, et faire voir l'habileté des législateurs qui ont construit une machine si admirable de matériaux si abjects, et qui ont trouvé le moyen de faire servir au bonheur de la société les vices de ses différens membres. Enfin, ayant fait voir les inconvéniens auxquels seroit nécessairement exposée une nation dans laquelle les vices seroient inconnus, et dont tous les particuliers seroient pleins d'honnêteté, d'innocence et de toutes sortes de vertus, je démontre que, si les hommes cessoient d'être ce qu'on appelle vicieux, si l'on pouvait guérir la nature humaine de tous les défauts et de

toutes les foiblesses, aucun des grands empires ou des sociétés polies et florissantes dont les histoires nous parlent, et que nous voyons de nos jours, n'auroit pu subsister. »

Le dix-huitième siècle trouva à la thèse de ce philosophe, qui voyait « le bien sortir des racines du mal aussi naturellement que les poules viennent des œufs », la double saveur d'un optimisme paradoxal. Nous apprenons par une lettre de Mme de Graffigny, datée de Cirey le 25 décembre 1738, que Mme du Châtelet s'occupait à ce moment d'une traduction de la préface du livre des *Abeilles*, traduction à laquelle notre citation a été empruntée; et qu'elle avait aussi écrit une préface du traducteur de l'ouvrage même; de là à en conclure, par une induction qui n'est pas trop hasardée, que Mme du Châtelet, déguisée sous le pseudonyme bourgeois de *Bertrand*, est l'auteur de la traduction publiée chez Jean Nourse, à Amsterdam, en 1740, il n'y a qu'un pas, et nous le faisons volontiers. Voltaire s'est inspiré en plusieurs endroits de ses ouvrages des idées de Mandeville, notamment quand il parle du luxe et de son utilité pour les sociétés. Dans son *Dictionnaire Philosophique*, à l'article *Abeilles*, il critique cependant les côtés dangereux et les inconvénients moraux de la thèse de Mandeville prise à l'absolu. Montesquieu fait allusion à cette thèse dans le chapitre VIII du livre XIX de *l'Esprit des Lois*. Diderot cite Mandeville dans le morceau de lui qui fut inséré par Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, et restitué à ses œuvres par son dernier éditeur (tome IV, p. 102), et il fait encore allusion à son système dans son *Salon* de 1765 (X, 299). Ce système, tendant ou paraissant tendre à prouver que les vices des hommes sont, plus que leurs vertus, le fondement des sociétés, et dont l'optimisme affecté cachait un pessimisme d'autant plus intense; ce livre méconnu, censuré et dont l'auteur n'échappa point à la persécution inévitable pour tous ceux qui contrarient l'opinion établie, devait plaire par son *humour* sombre et son âpre jovialité à l'âme effarouchée de Chamfort.

P. 9, l. 3. *Je conserve pour M. de La B...* C'est, croyons-nous, M. de La Borde.

P. 9, l. 7. *Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M... et moi.* Il s'agit ici de Mirabeau.

P. 37, l. 1. *Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.* Il y a à cette pensée, dans le manuscrit, la variante suivante : « La plupart des folies ne viennent que de sottise. »

P. 37, l. 15. *Du bois ajouté à un acier pointu, etc.* Chamfort a évidemment voulu indiquer par cette image ce que l'esprit ajoute de légèreté et de portée à l'arme de la plaisanterie. Sa rédaction primitive, biffée par lui, était celle-ci : « Deux plumes attachées à un acier pointu font une flèche de l'arme qui n'eût été qu'un dard. » Chamfort est revenu sur l'idée et sur l'image, à propos de l'influence de l'amour-propre sur la volonté et sur son art d'aiguiser et d'aiguillonner notre énergie. V. p. 109 l. 9.

P. 41, l. 16. Variante : La personne indiquée M. de P... est nommée dans le manuscrit; c'est Mme de Flahaut. Le récit est identique, mais finit ainsi : « Dès ce moment la conversation tomba. »

P. 63, l. 25 ... « *emporter la pluralité des suffrages.* » Il y a à cette pensée une variante ainsi conçue : « La prétention la plus absurde et la plus injuste, qui seroit sifflée dans une assemblée d'honnêtes gens, peut devenir la matière d'un procès, et dès lors être déclarée légitime; car tout procès peut se perdre ou se gagner : de même que, dans les corps, l'opinion la plus folle et la plus ridicule peut être admise, et l'avis le plus sage rejeté avec mépris. Il ne s'agit que de faire regarder l'un ou l'autre comme une affaire de parti, et rien n'est si facile entre les deux partis opposés qui divisent presque tous les corps. »

P. 69, l. 20. *Boyle.* Il s'agit de Robert Boyle, célèbre physicien et chimiste anglais, né à Lismore, en Irlande; le 25 janvier 1626, mort à Londres le 30 décembre 1691. Il naquit l'année même de la mort de Bacon. Fondateur du collège philosophique (1645), réunion d'hommes voués

comme lui à l'étude de la nature et à la pratique de la methode expérimentale, devenue sous Charles II la Société ou Académie royale des sciences. Voir, sur les travaux, les recherches et les découvertes de Boyle, l'*Histoire de la Chimie* de Ferd. Hoefer.

P. 80, l. 21. *Je tiens ma langue vermeille.* Le manuscrit ajoute : « et mon urine bien briquetée. »

P. 134, l. 23. La Fontaine fut reçu à l'Académie en 1684, après la mort de Colbert (1683), qui n'eût pas admis la candidature d'un familier et d'un favori de Fouquet.

P. 134, l. 28. Quinault fut admis à l'Académie en 1670. Jusqu'alors il n'avait fait que des tragédies : son premier opéra est de 1672.

P. 154, l. 17-18. *Exposé aux écarts.* Voir la *Préface* des *Éloges de l'Académie* lus dans les séances publiques de l'Académie française, tome I, p. XVI.

P. 224, l. 14. *C'est proprement un charme.* Chamfort, le lecteur l'à déjà remarqué, s'est plu à emprunter autant qu'il l'a pu à La Fontaine ses propres expressions.

P. 251, l. 25 (note). Le Mécène dont il est ici question n'était autre que Necker, qui avait augmenté le prix dans l'espoir qu'il serait décerné à La Harpe.



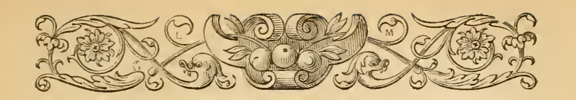


TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.



TABLE

DU TOME PREMIER



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1892





